

(3^e Année)
N° 64

1^{er} 15 AOÛT 1924

NUMERO DOUBLE

3 fr. 50

CLARTÉ

Sommaire

ÉDITORIAL : *Le Consommateur Inconnu*
Lénine, qui est-ce ?
Les Livres : le « *Livre du mois* » ** et les autres
Les Musées de la III^e République
Amok ou le Fou de Malaisie (roman inédit)
Les Intérêts et la Sottise
Notre Enquête Agricole : I. — *Alpes Maritimes*
Etats-Unis et Japon
Notre Courrier
Les Revues

CLARTÉ

Édouard BERTH

Léon BAZALGETTE

Jean BERNIER, etc.

X. X. X.

Stefan ZWEIG

CHIL

C. FREINET et GIAUFFRET

René MAUBLANC

G. M.

Jean DELESPAUL

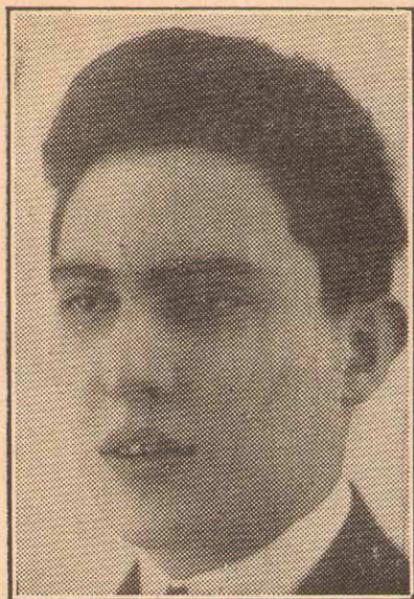
Dessins de Kisling, Mitrofkine, Peltier, etc.



ABONNEMENTS

France . . . 1 an. 33 fr. 6 mois. 18 fr. 3 mois. 9 fr.
Étranger. 1 an. 40 fr. 6 mois. 22 fr. 3 mois. 11 fr.

10, rue Jacques-Gallot, Paris (8^e). — Téléphone : Gobelins 11-60 — Chèque Postal : Paris 330-80.



Photographie inédite de Raymond Radiguet prise au cours de l'été 1923, alors qu'il terminait « le Bal du Comte d'Orgel ».

RAYMOND RADIGUET

auteur du *DIABLE AU CORPS*



LE BAL

du

COMTE D'ORGEL

ROMAN

7.50

Librairie GRASSET

Librairie André DELPEUCH, 51, rue de Babylone, Paris, R. C. 227 - 836

Les Responsabilités de la Guerre UN PLAIDOYER ALLEMAND

par le Général de MONTGELAS

Traduction, introduction et notes

de GOUTTENOIRE DE TOURY

UN VOLUME in-8° carré : 12 francs

La Littérature et la Paix ?

Enquête publiée dans *L'ORDRE NATUREL*

Numéros de Mai, Juin et Juillet (2 fr. le numéro)

ÉDITORIAL

Le Consommateur Inconnu

On n'avait encore jamais vu ça !

L'arrivée à Paris d'un bataillon de chefs de publicité américains a provoqué dans nos respectables « sphères dirigeantes » un débordement d'enthousiasme, de lyrisme, une petite crise d'hystérie.

Ces messieurs ont eu les courbettes du Président de la République. Mais auparavant, en véritables souverains qu'ils sont, ils avaient été déposer une gerbe devant le Soldat Inconnu.

On n'a pas assez pris garde à la très profonde signification de ce petit événement. Il faut vraiment dire que, ce jour-là, le malheureux camarade Inconnu a pour la première fois reçu clairement sa signification officielle. Ces messieurs ont, par leur geste, résumé d'un coup tout l'aspect *commercial* de la « grande guerre » capitaliste.

La publicité n'a pas encore été chantée dans toute sa gloire, sa gloire *actuelle* déjà. Elle est un des caractères exclusifs, peut-être le signe éminent de la production capitaliste. Dans nos pays les marchandises ne sont pas produites — comme le croient les bonnes gens — *en vue* de répondre à des besoins : le patron commence par fabriquer des marchandises, puis il les lance sur le marché, advienne que pourra. Tôt ou tard la demande restreint l'offre, donc les bénéfices. Aussi, à mesure qu'il grandissait, le capitalisme a-t-il compris que le seul geste d'offrir des produits n'augmenterait pas assez vite les besoins, par nature limités, de l'humanité. Parallèlement à la fabrication de marchandises, il fallait fabriquer des besoins artificiels pour en assurer la consommation. Cette fabrication des besoins, c'est la publicité.

Ainsi entendue, l'économie mondiale grandit vers des rêves, des cycles toujours inachevés de production et de consommation géantes, sans limites. Produire n'importe quoi, puisque la publicité fera consommer n'importe quoi ! Ainsi l'ascension capitaliste serait éternelle. En même temps que les foules humaines sont asservies chaque année davantage sous l'enfouissement de l'usine, dressées en mécaniques de production à bon marché, la publicité les transforme en machines à consommer tout ce qui rapporte le plus. Cela commence par des produits inutiles ; cela continue par des produits frelatés, nuisibles, malsains ; cela se termine de temps en temps par des produits dont la seule consommation possible est le massacre organisé. Ce genre particulier de consommation, ce sont les guerres modernes.

Evidemment les guerres ne se réduisent pas à un simple problème de consommation métallurgique. Elles sont la solution périodique des difficultés du capitalisme tout entier. Mais, sitôt déclanchées, elles deviennent un facteur de consommation, donc de bénéfices, fabuleux. Et quelle est, quelle peut-être, s'il vous plaît, la publicité accommodée à ce genre de consommation ? Uniquement la propagande militariste, l'excitation chauvine.

Dans la mesure où la dernière guerre a dépassé toutes les autres par l'effrayante consommation d'armements, donc de vies humaines, les Etats belligérants devaient fatalement créer cet accessoire belliqueux sans réel précédent historique : la propagande officielle (1). Dans cette guerre comme durant la paix le capitalisme a procédé exactement de la même manière : on a commencé par produire des quantités inouïes d'engins, des tonnes de ferraille, qu'on a déversées sur les fronts ; en même temps il a fallu organiser la consommation, le « matériel humain » ; cela on l'a fait par la création artificielle du besoin d'aller se faire tuer : les chefs civils sont devenus presque exclusivement les organisateurs de cette publicité, et c'est bien pourquoi ils se sont si naturellement subordonnés aux divers G. Q. G., comme l'agent de publicité obéit à l'industriel.

Les gouvernements bourgeois contemporains apparaissent ainsi sous leur double aspect véritable : ils ne sont pas seulement les instruments de domination du capitalisme, ils en sont aussi les courtiers en publicité. Et chaque année, à mesure que les intérêts se concentrent, donc se précisent, l'Etat s'écarte de l'idéal de « conciliation sociale » rêvé par les démocrates, pour devenir un instrument d'exécution des volontés capitalistes et une agence centrale où s'élaborent ces *besoins artificiels* qu'on appelle les « légitimes aspirations nationales ».

Pour que les métallurgistes s'enrichissent il faut qu'on se batte quelque part. Les métallurgistes peuvent produire des millions d'obus ; ils les lanceront donc « sur le marché » dès que les autres capitalistes y auront momentanément intérêt ; et à leurs montagnes de fer et d'explosifs, il faudra

(1) Le grand mathématicien Bertrand Russell avait déjà remarquablement noté ce caractère *commercial* de la propagande, dans une brochure sur *La Pensée Libre et la Propagande Officielle*. Mais, pacifiste libéral, il ne pouvait l'attribuer à la production capitaliste.

d'immenses foules de « consommateurs », des foules depuis si longtemps poussées par les affiches à boire tel apéro ou à user de tel dentifrice frelaté, qu'elles seront docilement hallucinées par d'autres affiches, et par cette effrayante affiche perfectionnée qu'est la grande presse : ainsi elles accepteront de consommer, jusqu'au bout, la mort moderne.

La grande guerre a créé un type nouveau, — le consommateur de mitraille : c'est le Poilu Inconnu. Comme à tous les personnages des affiches on a voulu lui faire ce sourire ignoblement faux que les dessinateurs à la tâche donnent aux figures qui proposent de la béatitude coquettement emballée dans une boîte, ou luisante dans un verre. Mais lui, il ne montre rien, parce qu'il ne pourrait offrir qu'une poignée d'éclats d'obus ou de balles de mitrailleuse. Il est sous terre. On ne verra jamais ses os cassés. Alors on peut installer dessus une flamme éternelle, et des fleurs à foison. « C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie... »

Ainsi le Poilu Inconnu pousse à l'extrême, à l'absurde — à la révolte nécessaire — le cycle infernal de la production et de la publicité capitalistes. Produire ! Produire de tout : de quoi faire vivre, de quoi distraire et dégrader, de quoi tuer : c'est la publicité qui permet cette effrayante inversion du travail producteur (réduit au seul rôle de créer du capital). Par elle l'humanité devrait accueillir avec un égal empressement et le pain, et l'alcool, et la ferraille des guerres (2). Mais l'humanité, comme tous les organismes vivants, a des besoins qui lui sont propres, des besoins précis, buts normaux de ses forces productives. Contre ces certitudes vitales la publicité engage depuis un demi-siècle une lutte sans trêve : car il lui faut, il faut à ses chefs capitalistes, des besoins quelconques et illimités, puisqu'il s'agit uniquement de faire travailler des prolétaires (à n'importe quoi). de produire (n'importe quoi) au meilleur compte possible pour accumuler du capital. Le consommateur rêvé, le véritable *homo economicus* moderne, est un être idéalement indéfini afin qu'on puisse le déterminer à un nombre et à des genres indéfinis d'achats. La création de la marchandise-armements pousse cet être à l'absurde : à son propre suicide. Or la chair se révolte de mourir sans raison. L'insurrection du combattant dresse alors contre la production aveugle du capitalisme cette même révolte humaine qui mûrit, durant la paix,

chez les prolétaires dont les besoins les plus élémentaires sont bafoués par le salariat.

On ne peut sortir de là. L'impasse est aveuglante. Le capitalisme produit pour accumuler et non pour répondre aux besoins des peuples. Ces besoins il les escamote au cours même de la production : l'accumulation consiste uniquement à empêcher le prolétaire de vivre dans la plénitude de sa force. Et la consommation absurde qui sert de déversoir à ces saturnales de la production trouve son couronnement dans ces suicides nationaux que sont les guerres modernes. Le capitalisme finit par demander sa vie au consommateur que la publicité a patiemment privé de tout sens, de tout goût humain (3).

« Ne jamais oublier la guerre ! » Car la guerre est le scandale, la vérité éminente du capitalisme, l'image caricaturale et monstrueuse, effectivement révoltante, de son action réelle et constante du temps de paix. Caricature meurtrière de production ! Caricature macabre de consommation ! Tout cela semblait aux bourgeoisies si peu caricatural, elles sentaient si bien dans leur guerre le prolongement normal de leur paix, qu'elles s'installèrent tout naturellement dans le jusqu'aboutisme, dans cette propagande qui n'était, elle aussi, qu'une stylisation des procédés du haut commerce.

Le triomphe de cette fameuse « propagande » est d'avoir réussi à enrôler des millions de morts pour la préparation de la prochaine orgie de marchandises meurtrières, d'avoir instauré sous les espèces d'un cadavre déchiqueté le culte de ce nonsens capitaliste, la production en série des engins de destruction. Voilà le chef-d'œuvre de la publicité moderne ! C'est donc bien devant un Arc de Triomphe transformé en panneau-réclame que les membres des *Advertising Clubs* avaient encore un enseignement professionnel à recevoir de l'Europe.

Les « advertisers » en faisant leur geste si hautement symbolique devaient sentir, d'ailleurs, d'autres sujets d'édification et de pieux attendrissement. La merveilleuse consommation d'armes et de munitions qui aboutissait à cette géniale mise en scène n'a-t-elle pas assuré la domination du capital américain que règle actuellement la conférence de Londres ? Brave Consommateur Inconnu, cher militarisme français, les « advertisers », courtiers des nouveaux maîtres, ne venaient-ils pas vous porter le tribut de leur reconnaissance ?

CLARTE.

(3) Selon ce double aspect du capitalisme la social-démocratie remplit un rôle historique parallèle à celui de la publicité : l'une et l'autre étouffent les réactions normales des peuples contre un mode de production qui méprise leurs besoins. Comme la publicité, la social-démocratie met au premier plan, par son réformisme, des besoins secondaires, en général n'importe quel besoin de commodité bourgeoise, tandis que le besoin primordial de tout travailleur est de produire, pour accomplir le meilleur service social et non plus pour que le patron s'enrichisse, et de la façon dont il s'enrichira le plus vite.

Lénine, qui est-ce ?

Lénine... Dans un article de la *Revue Communiste* (janvier 1921), que Sorel consacra à la petite brochure de Gorki sur Lénine, le maître des *Réflexions sur la violence*, heureux de constater que, dans son *Plaidoyer pour Lénine*, il avait pressenti et deviné les thèses du grand romancier russe, compare la formation de la « légende bolchevique » à celle de la « légende napoléonienne », et montre que ce qui distingue la première, — à l'instar de la « légende chrétienne », — c'est son caractère explosif, la rapidité avec laquelle elle s'est constituée et s'est répandue dans les masses ouvrières du monde entier. Nos intellectuels bourgeois, et même socialistes, toujours incapables, naturellement, de rien comprendre aux phénomènes historiques, n'ont pu s'expliquer cette diffusion presque instantanée du bolchevisme qu'en l'attribuant à une espèce de « mirage » — le « mirage russe ». Mais il faudrait nous expliquer alors pourquoi les masses prolétariennes se sont montrées si sensibles à ce « mirage ». Or, je crois qu'on ne peut mieux comparer le bolchevisme qu'à une renaissance de l'idée socialiste, analogue à celle que les Réformés du XVI^e siècle, restaurant le christianisme primitif, opérèrent vis-à-vis de la Rome des papes entièrement paganisée : par rapport à notre socialisme occidental complètement embourgeoisé, devenu la proie des avocats, des parlementaires et des réformistes de tout acabit, il fut vraiment une réforme, un redressement, une réviviscence des idées révolutionnaires dans ce qu'elles ont de profondément original et de spécifiquement prolétarien. Le socialisme occidental, avant la guerre, avait subi une lente et profonde dégénérescence ; en Allemagne, Kautsky avait bien essayé de sauver la phrase révolutionnaire, en face de Bernstein, ayant au moins la loyauté intellectuelle d'avouer que la réalité ne correspondait plus du tout à cette phrase ; mais Kautsky a bien montré, par son attitude vis-à-vis de Lénine, que ce n'était plus vraiment qu'une phrase — la phrase la plus vide et la plus creuse — et qu'il n'était, lui, qu'un simple... petit-bourgeois démocrate. En France, le syndicalisme révolutionnaire avait bien, de son côté, tenté d'enrayer le processus de cet embourgeoisement, où le socialisme s'enlisait de plus en plus ; mais ce fut également une tentative vaine ; et quand la guerre éclata en 1914, syndicalistes comme socialistes, Jouhaux comme Guesde et Vaillant, s'enrégimentèrent dans la « défense nationale ». C'était la fin, c'était la mort ; — et Beethoven aurait pu écrire, *sulla morte del socialismo*, la marche funèbre de son Héroïque, ce sanglot sublime que lui arracha Bonaparte mué de « héros de la Liberté » en « despote »... La bourgeoisie, en



1914, put constater avec une joie profonde que le socialisme était bel et bien absorbé et digéré par elle : les troupes de la II^e Internationale se débandèrent, et chacune des sections nationales ralliant le drapeau de son pays, c'est-à-dire le drapeau de la bourgeoisie, se dispersa dans les rangs des diverses armées tricolores ; nous eûmes le socialisme et le syndicalisme de guerre, qui ne furent possibles, comme l'a observé Sorel, que grâce à la puissance toujours persistante des souvenirs napoléoniens : les idées révolutionnaires bourgeoises, à qui les guerres de la Révolution et de l'Empire avaient donné leur auréole et leur poésie, triomphèrent, une fois encore, de l'idée prolétarienne ; la question libérale et nationale l'emporta sur la question sociale, et l'Europe bourgeoise put consommer son unité en écrasant du même coup l'Allemagne féodale, dernier vestige de l'Ancien Régime, et le prolétariat révolutionnaire, son futur fossoyeur...

Medio de fonte leporum surgit amari aliquid...

Quelque chose, toutefois, empoisonna le triomphe de la Bourgeoisie. Un homme surgit, d'une audace inouïe, d'une volonté de fer, d'une froide et folle intrépidité ; un fanatique de l'idée marxiste, animé par une conviction totale, une de ces convictions formidables, qui soulèvent les montagnes et s'enfoncent dans l'histoire, comme un coin, — avec une force telle que tous les obstacles s'évanouissent, à leur irruption, comme fumée — la fumée de ces impossibilités que l'entendement rationaliste et poltron déploie toujours devant les initiatives nouvelles et hardies ; une de ces convictions à la Luther, se dressant devant l'Europe catholique et affirmant avec une tranquillité

et une fermeté superbes: « Je suis comme cela, il n'y a rien à faire, aucune puissance au monde ne me fera plier. » En mars 1917, Lénine quitte la Suisse, traverse l'Allemagne impériale dans le fameux wagon plombé, et rentre en Russie: lui aussi se dresse soudain contre l'Europe bourgeoise, signe ce traité de Brest-Litovsk qui donne au peuple russe ce dont il était surtout affamé: la paix et la terre, et enfonce dans le flanc de l'Entente une pointe empoisonnée, dont les Alliés, par leurs cris de rage, accusèrent tout de suite la virulence et dont tous les socialistes *ententistes*, et par conséquent *bourgeois*, ne peuvent lui pardonner ce qu'ils continuent à appeler *la noire trahison*, eux les traîtres à l'Idée révolutionnaire; — et, par ces deux traits, ce voyage et la conclusion de ce traité, nous comprenons tout de suite à quelle personnalité nous avons affaire. Complice de l'Allemagne féodale et impériale? Agent *stipendié* de Berlin? Même un Landau-Aldanov, rendant malgré lui hommage au *désintéressement* et à l'*ascétisme* de Lénine, n'osera maintenir cette accusation ridicule. Un homme comme Lénine, *rectiligne* même quand il s'incline et se courbe, et qui prend des chemins de traverse, quand la grande route est barrée, sans hésitation, sans scrupules vains, sans formalisme de morale abstraite, se moquant de ces objections niaises de moralistes et de révolutionnaires en chambre, qui font *des principes* un usage asphyxiant, paralysant et pétrifiant, et s'immobilisent sur leur chaise d'impuissants, les jambes et les mains figotées par eux-mêmes dans des bandelettes principielles, à la grande risée de leurs adversaires et de l'Histoire narquoise; — un homme comme Lénine n'est le *complice* ni l'*agent* de personne, sauf... à *bon escient*, et riant sous cape, pour jouer un bon tour à *l'ennemi*. Une seule chose, pour lui, existe, c'est la Révolution; et, pour la cause de la Révolution, cet ascète, *ce saint*, comme a osé dire Gorki, cet homme qui ne s'accorda jamais aucune *aisance*, aucun répit, aucune relâche, qui ne vécut littéralement que pour la Révolution, corps et âme, avec le dévouement absolu et total d'un jésuite pour son ordre, d'un *grogard* pour son Empereur ou d'un Machiavel pour son Prince, fera des choses qui lui donneront figure d'*immoraliste* et le voueront à l'exécution de tous ceux que Nietzsche appelait « les humanitaires ardents et superficiels ». Jésuite de la Révolution, Machiavel de la Révolution? On sait bien que les Jésuites, ces *moralistes relâchés*, immortellement flétris comme tels par Pascal, furent toujours, personnellement, d'une austérité irréprochable; et la *raison du Prince* est, chez Lénine, devenue la *raison de la Révolution* — une raison d'Etat, à laquelle il était capable de tout sacrifier, principes, morale, convenances individuelles, cela va sans dire, mais aussi *convenances de parti*, ce qui est plus malaisé et tout le *formalisme abstrait* des idéalistes impénitents... Le *jésuitisme*, le *machiavélisme*, ce sont là choses bien impopulaires et des *références* bien péjoratives; nous pensons tout de suite au *sinistre*

Rodin d'Eugène Stie, et nous évoquons aussitôt les plus vilaines pratiques de l'Inquisition de Torquemada, de la Monarchie absolue à la Laubardemont, des Jacobins de 93 avec leur Fouquier-Tinville, et du tzarisme à la Ivan-le-Terrible ou à la Nicolas I^{er}. Mais pour bien comprendre un Lénine, et ce qu'il y a dans sa personnalité de *fatal* et de *providentiel*, je ne crois pas pouvoir mieux faire, en vérité, que de rappeler ces lignes de Nietzsche dans son *Par delà le bien et le mal*. Nietzsche parle de ce qu'il appelle *la forme allemande du scepticisme* « le scepticisme de l'audacieuse virilité, proche parent du génie de la guerre et de la conquête, qui fit sa première irruption en Allemagne avec Frédéric le Grand ». Mais nous savons qu'à Lénine, fils spirituel de Marx, tout imbu du *machiavélisme marxiste*, on peut appliquer ce que Nietzsche définit comme étant « la forme allemande du scepticisme »: « Sous la pression de ce caractère viril, fort et tenace, propre aux grands philologues et critiques historiques allemands (qui, à les bien considérer, étaient aussi des artistes de destruction et de décomposition), une *nouvelle* conception de l'esprit allemand se fixa peu à peu, malgré tous les efforts des romantiques, en musique et en philosophie, une conception dont le trait dominant était un scepticisme viril, figuré par exemple par l'intrépidité du regard, la hardiesse et la dureté de la main qui analyse, la volonté tenace dans de périlleuses explorations, les expéditions téméraires vers le pôle Nord, sous des cieux menaçants et désolés. Les hommes humanitaires, ardents ou superficiels, ont eu de bonnes raisons de partir en guerre contre cet esprit, *cet esprit fataliste, ironique, méphistophélique*, comme l'appelle, non sans frissonner, Michelet » (p. 197). Et je veux encore citer ce passage du même livre de Nietzsche (p. 194), qui achèvera de caractériser pleinement la physionomie de Lénine: « La force du vouloir, la force de vouloir longtemps dans un même sens, est déjà un peu plus accentuée en Allemagne, *davantage dans l'Allemagne du Nord*... Mais la volonté est la plus forte et la plus étonnante dans ce prodigieux Empire du Milieu, où l'Europe reflue, pour ainsi dire, vers l'Asie — en Russie. C'est là que la volonté latente est, depuis longtemps, comprimée et accumulée, là que la volonté — on ne sait si elle sera affirmative ou négative — attend d'une façon menaçante le moment où elle sera déclanchée... »



J'ai dit, ailleurs, que la Russie me paraissait devoir jouer le même rôle vis-à-vis de l'Allemagne que la France joua vis-à-vis de l'Angleterre; les *idées anglaises*, c'est-à-dire *bourgeoises*, eurent, dans les Français, leurs meilleurs soldats sur le continent pour éta-

blir leur hégémonie européenne; de même, l'idée marxiste a trouvé dans la Russie son plus intrépide champion, et Lénine peut être défini *le marxisme fait homme, le marxisme en action* — avec cette puissance formidable de *volonté* que Nietzsche nous dit être propre à « l'Empire du Milieu ». La *forme allemande du scepticisme*, « le scepticisme de l'audacieuse virilité », « figuré par l'intrépidité du regard, la hardiesse et la dureté de la main qui analyse, la volonté tenace dans de périlleuses explorations » est devenue... russe; tous ceux qui ont approché Lénine ont remarqué son sourire, et ce perpétuel clin d'œil, qui semble avertir l'interlocuteur qu'il ne doit pas essayer d'en conter: j'y vois la marque précisément de ce scepticisme dont Nietzsche nous parle et qui est le scepticisme des grands hommes d'action, dont l'intelligence est aussi critique et libre vis-à-vis d'eux-mêmes et des autres, que leur volonté est tenace, inflexible et formidable. Il ne faut pas juger *ces hommes providentiels* à la norme commune; un Lénine, un Napoléon, un Cromwell, un Luther, par qui et en qui l'Histoire, la *rusée* Histoire, comme dit Hegel, réalise ses impénétrables et infaillibles desseins, dépassent de cent coudées nos *petits* jugements de moralistes ou d'idéalistes en chambre et qu'une notion paralysante de *pureté idéale* calfeutre dans un poêle; un Lénine, pur et fort entre les purs et entre les forts, *se rit de la pureté*, — et, hardiment, descendra dans la boue pour la brasser à pleines mains et projeter vers la Révolution une masse informe, fangeuse et toujours trop molle (1) au gré de ce Titan de la volonté révolutionnaire. N'allez donc pas lui parler de *principes*: il vous regardera avec mépris, s'il n'éclate pas d'un rire bref et strident, et vous dira: « Le principe? c'est que la Révolution triomphe, et dure, et vive; le reste n'est que fariboles, amusettes d'enfants, de vieilles filles, d'idéalistes bourgeois et dilettantes ou d'anarchistes avec qui « il n'y a rien à faire ». Laissez-moi donc tranquille! Je suis, moi, descendu dans le fleuve énorme, fangeux et orageux de la réalité révolutionnaire; j'y lutte contre des courants impétueux et contraires, qui risquent, à la moindre fausse manœuvre, de m'emporter à la dérive; vous, vous êtes restés sur la berge — et vous *raisonnez* à perte de vue sur les principes; à votre aise; mais moi, je n'ai que faire de ces niageries. Passez votre chemin, les beaux dilettantes, et cessez de me rompre les oreilles avec vos fadaïses et de me faire perdre mon temps: un pilote à la barre et en pleine tempête n'a pas le loisir de *bavarder*; il lui faut bien tenir son gouvernail, et *ruser* avec le grain pour arriver au port, c'est-à-dire *faire triompher la Révolution*, ce que vous, discoureurs intarissables, vous semblez toujours perdre de vue, comme ces rhéteurs dont le but n'est pas de convaincre et d'entraîner les masses à

(1) Notre pouvoir est affreusement mou, dit-il (*les Problèmes du pouvoir des Soviets*, p. 31), trop souvent plus semblable à de la gelée qu'à du fer.

l'action réelle, mais de briller et d'étaler leur faconde, bien surpris et bien déçus, les premiers, qu'on les prit jamais au mot...

Le marxisme fait homme, le marxisme en action... Lénine est tout action; aucune trace, chez lui, de *dilettantisme*; tout son être, indifférent à la pensée pure, tend à l'acte, à l'acte révolutionnaire; il est vraiment l'application d'une de ces *Notes sur Feuerbach* de Marx, où il est dit que les philosophes, jusqu'ici, n'ont fait qu'*interpréter* le monde et qu'il s'agit de le *changer*. Lénine, expression éminente de l'énorme *volonté russe*, a voulu changer, à la lettre, le cours du monde. Nos Allemands avaient fait du marxisme je ne sais quelle dialectique abstraite, se perdant et s'enlisant dans des ratiocinations interminables et indéfinies, où il s'agissait toujours de savoir si le *moment propice* était arrivé, si l'*évolution* était assez mûre, assez avancée, pour déclencher la Révolution; — le marxisme, entre leurs mains d'intellectualistes perclus d'esprit de lourdeur, était devenu un *pur fatalisme économique*; et c'est pourquoi ils se sont tous récriés que Lénine n'était pas marxiste, que son action était *antimarxiste*: pensez donc, d'un pays économiquement arriéré, il prétendait faire un pays socialiste; c'était contraire, évidemment, à tous les dogmes, à tous les principes de cette nouvelle *Science*, qu'était la *Science marxiste*! Pour eux, Lénine faisait du blanquisme, du bakounisme; à l'évolution économique, il substituait sa propre volonté, cela n'avait vraiment plus rien à faire avec le marxisme! Et nous touchons ici à un point très important et même capital de l'interprétation de Marx. On sait que Hegel avait déjà engendré une droite et une gauche, — une droite conservatrice et une gauche révolutionnaire; la dialectique hégélienne est susceptible, en effet, de justifier aussi bien les conservateurs que les révolutionnaires. On peut dire, de même, que Marx, fils spirituel de Hegel, a engendré une droite et une gauche; la droite, ce sont tous nos intellectualistes genre Kautsky, Plekhanov, et *tutti quanti*, qui ont donné du marxisme une interprétation toute économique et, par conséquent, conservatrice; — la gauche, ce furent, avant la guerre, les syndicalistes révolutionnaires, avec Sorel comme théoricien; et ce sont aujourd'hui les bolchevistes, lancés par Lénine sur la route de l'*action* révolutionnaire; et la Révolution russe a mis, en effet, ce divorce des *conservateurs marxistes* et des *révolutionnaires marxistes* dans le relief le plus aigu; on peut dire qu'actuellement la lutte, en Europe socialiste, est entre la *droite marxiste* et la *gauche marxiste*. Or, l'erreur capitale de la droite marxiste est d'avoir fait du marxisme un *pur économisme*, alors que le marxisme est une *politique*, la *politique de la guerre des classes*; le concept fondamental du marxisme, ce n'est pas la dialectique économique, c'est le principe de la lutte de

classe, — principe politique (2), et c'est ce que Lénine a mieux que compris, c'est ce qu'il a appliqué et agi, tout ensemble.

Je rappelle que Croce, le grand philosophe italien, interprète très pénétrant et très fin de la pensée de Marx, écrivit un jour : « Marx, par son génie politique, a pu, pendant longtemps, guider de ses conseils le mouvement socialiste international; mais il ne pouvait donner des *catéchismes* pour toutes les contingences et toutes les complications historiques. *La continuation de l'œuvre politique de Marx est beaucoup plus difficile que la continuation de son œuvre scientifique.* » (*Critique de quelques concepts du marxisme, Devenir social*, février-mars 1898). Et Croce dit aussi que Marx est « le plus remarquable continuateur de Nicolas Machiavel ». Eh bien, Lénine est, lui, le plus remarquable continuateur de Marx, considéré comme un *génie politique* de premier ordre, à la suite de Machiavel; et, à ce titre, son action demeure incompréhensible tant pour nos *doctrinaires marxistes* genre Kautsky, que pour nos anarchistes individualistes toujours en train de dévider l'écheveau sans fin de leur métaphysique autoritaire. Lénine s'est profondément pénétré de cette pensée de Marx (*Notes sur Feuerbach*) : « La doctrine matérialiste que les hommes sont le produit des circonstances et de l'éducation, que, par conséquent, pour obtenir un changement dans la nature humaine, il faut que les circonstances et l'éducation se modi-

fient, oubliée que ce sont précisément les hommes qui changent les circonstances et que l'éducateur doit lui-même être éduqué... La coïncidence de la modification des circonstances et de la nature humaine ne peut être saisie et rationnellement comprise que comme *pratique révolutionnaire*. » (*Religion, philosophie, socialisme*, p. 235.) La philosophie de Marx apparaît d'après cette note, et toute son œuvre le confirme (et je rappelle l'importance capitale de ces notes sur Feuerbach pour la parfaite compréhension du marxisme) comme une philosophie de l'action révolutionnaire, une philosophie beaucoup plus *volontariste* que *fataliste*, et tout à fait différente de la philosophie vulgaire de l'évolution automatique chère à tous nos marxistes économistes conservateurs. Le matérialisme de Marx, ce n'est plus le matérialisme sensualiste et statique du XVIII^e siècle, c'est un matérialisme idéaliste, mais d'un *idéalisme très concret* (3), tout inséré dans le réel, dans l'action, dans la pratique révolutionnaire; c'est le matérialisme d'un grand idéaliste, et qu'on ne peut mieux comprendre, je crois, qu'en le rapprochant de l'idéalisme, tel qu'il se dégage, par exemple, de l'*Evolution créatrice* de Bergson, dont on a souvent signalé, d'ailleurs, les affinités d'inspiration avec le marxisme — ce que l'enthousiasme bergsonien de Sorel confirme pleinement. *Evolution créatrice* — ces deux termes paraissent jurer d'être accouplés et se nier l'un l'autre; car entre le concept *évolution* et le concept *création*, il y a, semble-t-il, antinomie absolue: on est *évolutionniste* ou l'on

velles se lèvent. Des sentiments nouveaux sont en voie d'éclorre. Dans des milliers d'années, quand le recul du passé n'en laissera plus apparaître que les grandes lignes, nos guerres et nos révolutions compteront pour peu de chose, à supposer qu'on s'en souvienne encore; mais de la machine à vapeur, avec les inventions de tout genre qui lui font cortège, on parlera peut-être comme nous parlons du bronze ou de la pierre taillée, elle servira à définir un âge. Ce passage de Bergson, on pourrait dire que c'est du *matérialisme historique pur*, et Marx aurait pu, certes, le signer; or, il semblerait que, précisément, on puisse en conclure que l'activité politique ou métaphysique de l'homme a une importance très réduite, par rapport à ces révolutions techniques; mais un problème à résoudre, pour ceux que j'appelle les *marxistes économistes purs*, c'est celui-ci par exemple: pourquoi les pays anglo-saxons, où la puissance du capitalisme est si grande n'offrent-ils par contre que peu ou pas de socialisme, j'entends du socialisme inspiré par l'idée révolutionnaire de lutte de classe? *Toutes les conditions matérielles du socialisme semblent être réunies et cependant le socialisme est inexistant ou très faible*: pourquoi? C'est qu'évidemment l'idée de lutte de classe ne surgit pas d'elle-même des conditions économiques; il entre ici en jeu des éléments moraux, des traditions historiques, des facteurs politiques; la *conscience de classe* est une construction, au fond très *artificielle*; elle peut faire défaut et le socialisme ainsi n'avoir rien de fatal: il apparaît vraiment comme une création libre de la volonté humaine, et c'est bien ainsi que Marx l'entend.

(3) « Le défaut capital, écrit Marx (*Notes sur Feuerbach*) de tout matérialisme jusqu'ici, y compris celui de Feuerbach, est qu'il ne conçoit les choses, la réalité, le monde sensible, que sous la forme de l'*objet*, ou de la *perception*, et non comme *activité humaine matérielle pratique*... Il en est résulté que c'est l'idéalisme qui, en opposition au matérialisme, a *développé le côté actif*, — mais de manière abstraite; puisque, naturellement, l'idéalisme ne connaît pas l'activité réelle, matérielle, comme telle ».

est *créationniste*; mais Marx et Bergson ont conçu, au contraire — et c'est là, je crois, la nouveauté de leur point de vue — une *évolution créatrice*, où l'évolution et la création se conditionnent en quelque sorte l'une l'autre, et où, comme dit Marx, « la coïncidence de la modification des circonstances et de la nature humaine ne peut être saisie et rationnellement comprise que comme *pratique révolutionnaire* ». Le *devenir hégélien* est un *devenir actif*; ceux qui ont fait de l'hégélianisme un *panlogisme*, qui serait un développement automatique de concepts s'engendrant les uns les autres et descendant en cascades trinitaires d'un concept premier, n'ont pas saisi ce qu'il y a d'*idéalisme actif* dans ce prétendu *panlogisme*; de même pour Marx: ceux qui ont interprété Marx dans le sens d'un pur matérialisme économique, n'ont rien compris à sa philosophie, qui est une philosophie, je le répète, essentiellement *pratique, politique, poétique* — au sens originel du mot. Marx est un grand poète de l'action révolutionnaire; sa théorie de la mission historique du prolétariat moderne est un *grand mythe*, pour reprendre une expression chère à Sorel, que Sorel lui-même avait prise, d'ailleurs, chez Vico, le grand Napolitain, dont on sait que Marx admirait beaucoup la philosophie. Marx n'avait rien d'un *scientiste*, d'un vulgaire *évolutionniste*; il a donné au concept de *révolution* un sens tout à fait nouveau et original: ce n'est plus la *révolution abstraite*, telle que le XVIII^e siècle la comprenait et la concevait; et ce n'est pas non plus *cette révolution-évolution*, se résolvant finalement en *conservation*, tellement les changements sont lents, infimes et graduels, comme les marxistes conservateurs ont fini par la comprendre et la pratiquer; non, c'est une *évolution vraiment créatrice*, où le rôle de la volonté de l'homme, ou plutôt de la *volonté de puissance* d'une classe, est prépondérant et souverain. On n'insistera jamais assez sur le *génie politique* de Marx; le marxisme ne donne nullement, comme on le croit généralement, la prépondérance à l'économie; c'est une erreur absolue que de faire du marxisme un *pur économisme*; au contraire, pour Marx, ce qui commande l'économie, c'est la politique (4), c'est-à-dire l'élément actif,

(4) Je crois que Marx dirait volontiers, comme Maurras: « Politique d'abord »; seulement, la politique de Maurras est à rebours de toute l'économie et de toute l'histoire moderne, tandis que celle de Marx est dans le sens même, — et le sens le plus profond, — de cette économie et de cette histoire; la politique de Maurras est une *pure construction de l'esprit*, à la manière du XVIII^e siècle, et partant, elle est *toute artificielle*; celle de Marx est vraiment *organique* au contraire, le corps et l'âme y sont profondément harmonisés et il y a entre elles toute la différence qui peut séparer un brillant virtuose d'un véritable artiste, et une œuvre de talent d'une œuvre de génie: l'art du simple talent est *artificiel*, l'art du génie a de profondes et mystérieuses résonances vitales. Je rappelle aussi, à ce propos, un excellent article de Robert Louzon, dont l'intelligence toute marxiste est vraiment remarquable, et où il établit la distinction profonde et capitale qu'il faut faire entre *conquête du pouvoir politique et conquête des pouvoirs publics*: celle-ci est réformatrice, c'est-à-dire conservatrice, conforme aux conceptions de ce que j'ai appelé la *droite marxiste*; celle-là est profondément révolutionnaire, c'est-à-dire seule fidèle aux conceptions véritables de Marx.

créateur; pour Marx, il s'agit, comme pour l'homme d'Etat, d'une *dynamique de forces sociales*; l'histoire est une lutte de classes, et la lutte de classes, dit-il expressément, est une *lutte politique*. « Moi, je ne suis pas marxiste », — il est certain que Marx, en présence des adulations démocratiques, lassaliennes et évolutionnistes de sa pensée par ses disciples social-démocrates, a dû éprouver un profond dégoût et une amère déception, et c'est ce que cette boutade célèbre traduit. Il ne croyait pas plus au *surnaturel démocratique* de Lassalle et *tutti quanti*, qu'au *surnaturel évolutionniste économique* de ses disciples conservateurs; il n'a nullement conçu l'économie comme une sorte de *deus ex machina* réduisant l'homme à un rôle tout passif de *roi fainéant*. Tout nourri de la Bible, de Dante, de Shakespeare, de Cervantes, de Balzac — ce lion aimait la société des lions et transfusait en lui leur moëlle — Marx est, je le répète, un grand poète de l'action révolutionnaire; une noble, formidable et brûlante passion révolutionnaire enflammait son grand cœur et lui dictait son œuvre; en faire une espèce de *cuisse évolutionniste* tout embourbé dans le *scientisme économique*, c'est méconnaître de la façon la plus grossière ce génie admirable, tout plein d'intuitions prophétiques et de poésie révolutionnaire. Nos petits-bourgeois de social-démocrates allemands, à la Kautsky, l'ont rapetissé à leurs médiocres proportions d'intellectualistes ratiocinants, casaniers et poltrons, dont l'entendement ratatiné tisse par-dessus l'action humaine des toiles d'araignée factices et roule l'histoire, cette création perpétuelle, dans le cocon de leur impuissance sénile... et *bonnet de nuit* — philistins indécrottables, dont Nietzsche s'est supérieurement moqué dans une de ses *Inactuelles*. Qui n'a pas compris ce qu'il y a de liberté souveraine, de hauteur du regard prophétique, de flamme révolutionnaire, — dont l'ironie robuste, cinglante et méphistophélique, expression de ce scepticisme viril, caractérisé par Nietzsche, et propre aux grands hommes d'action comme aux grands poètes, aux Napoléon, aux Bismarck, comme aux Dante, aux Shakespeare, aux Cervantes et aux Balzac — n'était que le revers (l'ironie, c'est la *revanche* de l'idéal vis-à-vis du réel mesquin et bourgeois, les grands ironistes sont de grands idéalistes) — qui n'a pas compris cela dans Marx (5), n'a rien compris au marxisme, et ne com-

(5) Une atmosphère toute particulière régnait vraiment dans cette première littérature marxiste dont ceux-là seuls qui l'ont respirée dans tout l'enthousiasme de la jeunesse, ne pourront jamais oublier l'ivresse singulière. Renan parla naguère de l'impression que lui fit la métaphysique des grands idéalistes allemands et dit qu'il lui sembla entrer « dans un temple ». Marx, évidemment, dérive de Hegel, mais, avec lui, l'impression n'était plus religieuse; ce n'est pas dans une cathédrale qu'on avait la sensation d'entrer en pénétrant dans son œuvre, mais dans une sorte de forteresse, qu'une armée, composée de très libres esprits, des esprits souverainement libres, puissants et philosophant au marteau, comme disait Nietzsche, et de guerriers animés de la passion la plus formidable et où l'ironie caustique pour l'adversaire s'alliait à l'enthousiasme du partisan le plus *fanatique*, avait occupé et, de là, lançait sur la société bourgeoise les traits acérés

prendra jamais rien non plus à un Lénine, — qui est vraiment son disciple le plus fidèle, *son vrai continuateur*, un Marx *redivivus*, et où ce qu'il y a de puissant et de tenace dans cette *volonté* russe, signalée par Nietzsche comme un des facteurs les plus importants pour l'histoire future de l'Europe, a corrigé et rétabli dans son originalité foncière et virginale, une philosophie que nos *doctes* allemands, faibles de volonté et riches seulement de dialectique paresseuse et abstraite, avaient embrumée, décatie et réduite à n'être plus qu'une logomachie grotesque, asphyxiante et paralysante...



L'Allemagne et la Russie ; l'*intellectualisme* allemand et la *volonté* russe ; nos docteurs à lunettes de la social-démocratie allemande, qui, longtemps, fut le centre de gravité du socialisme européen, et comme le *modèle* sur qui devaient se régler tous les autres socialismes, cette social-démocratie en réalité plus *lassalienne* que *marxiste* (le fameux programme d'Erfurth avait été un compromis entre Marx et Lassalle, où Marx avait plus *concedé* que Lassalle, par la faute des soi-disant marxistes allemands, et la *Lettre sur le programme de Gotha* fait bien voir la déception profonde de Marx et ses réserves capitales) — nos docteurs à grosses lunettes, dis-je, avaient fait du marxisme une doctrine de pure évolution économique, où la phrase restée, on ne sait pourquoi, révolutionnaire, masquait un réformisme démocratique essentiel ; l'Allemand abstrait et théorique, qui ne fait, comme dit Marx, *qu'accompagner par la pensée* les réalisations pratiques des autres peuples, l'Allemand discipliné et tout rempli encore du respect féodal qu'ont les *serviteurs* pour les *maîtres*, l'Allemand faible de volonté et habitué à obéir, manque de tempérament révolutionnaire ; il a le génie de l'organisation méthodique et de l'association, mais les grands organismes qu'il met sur pied représentent, certes, une masse imposante, énorme et puissante, mais que la flamme intérieure et spirituelle, la flamme révolutionnaire, n'anime pas d'une force d'attaque et d'offensive suffisante ; ces millions de *genossen* et ces millions de *syndiqués* — ce sont assurément des soldats réguliers, disciplinés, exacts dans l'accomplissement de leurs consignes, mais il faut qu'on

d'une dialectique toute belliqueuse et d'une verve sarcastique et endiablée. Cette atmosphère ne s'est pas longtemps maintenue au degré de force, de pureté et d'altitude où elle fut portée par Marx et Engels ; en France, Guesde et Lafargue avaient réussi à nous la faire un peu respirer, mais Jaurès noya tout dans sa rhétorique salivante de latin, qui avait lu Hegel à la course. Pour la retrouver, il fallut Lénine, dont on ne peut lire les écrits sans avoir la sensation de *réentendre* la voix même de Marx, avec son accent et son timbre si particulier, — inoubliable.

leur donne des consignes ; la noblesse poméranienne fut l'âme de la monarchie prussienne ; elle abattue, l'Allemagne retombe dans le chaos, elle ne sait plus littéralement où aller, que faire ni que penser ; et le problème essentiel, actuellement, pour l'Allemagne d'après-guerre, est de savoir si les communistes allemands auront assez d'énergie et d'audace historique pour devenir les guides et les constructeurs de l'Allemagne prolétarienne, comme les nobles Prussiens de la Marche de Brandebourg furent les guides et les constructeurs de la monarchie des Hohenzollern ; en octobre, l'Allemagne semblait à la veille d'événements décisifs, mais, une fois de plus, il semble que *les hommes* aient manqué, et ce fut la retraite...

Les Russes, au contraire, ont une *volonté* énorme et la capacité, comme dit Nietzsche, de vouloir longtemps et fortement dans le même sens — une volonté que le *scepticisme occidental* n'a pas encore corrodée, ni brisée, ce scepticisme qui vient « de l'athéisme, de l'esprit, de la légèreté épicurienne et spirituelle », et qui engendre « une misère incurable, la misère d'un cœur qui n'est plus assez dur ni pour le bien ni pour le mal ». Les communistes russes, dressés et forgés depuis des années par leur lutte implacable contre l'absolutisme tsariste, habitués à une vie de proscrits et d'exilés, traqués sans cesse et sans cesse sur le qui-vive, ressemblent, par leur *folie de la Révolution*, à ces chrétiens des temps primitifs du christianisme atteints de la *folie de la Croix* ; et, grâce à eux, dans l'organisme vieilli et épuisé de la vieille Europe, où l'excès de la civilisation alexandrine et intellectualiste a fait des gens uniquement « roués pour le confort » (6) et les aises individuelles et matérielles, et qui ne se servent plus de leur fameuse *raison* que pour échapper aux consignes sociales et vivre leur petite vie tranquille, rusée et vide de tout intérêt comme de toute passion, en se gaussant naïvement, au nom d'une philosophie digne de l'Ecclésiaste, de tout effort généreux, déclaré par eux, *a priori*, inutile, chimérique et vain, — l'Orient apporte une fois encore le renouveau de sa *foi* — une foi absolue animant une volonté implacable et formidable de prosélytisme et de conquête spirituelle. Ces « soldats russes du socialisme », comme Sorel a appelé les bolcheviks, tout remplis d'une abnégation totale et d'un dévouement absolu, rappellent les légionnaires romains et les *grogards* de l'Empire ; et c'est grâce à des troupes de cette qualité que « l'œuvre de Dieu » s'est toujours accomplie dans l'histoire. Le *fatalisme* de ces demi-Orientaux, leur mysticisme fruste, dont notre rationalisme sceptique, ricaner et stérile se gausse, les prédispose à exécuter ce que nous, Occidentaux, rhéteurs, avocats et jouisseurs, dilettantes dont toute l'action s'épuise en... *voces et præterea nihil*, nous nous sommes avérés radicalement impuissants à réaliser, capables seulement d'en *dissenter*, — à savoir l'édifica-

(6) Voir le petit poème en prose: *Démocratie*, de Rimbaud, dans ses *Illuminations*.

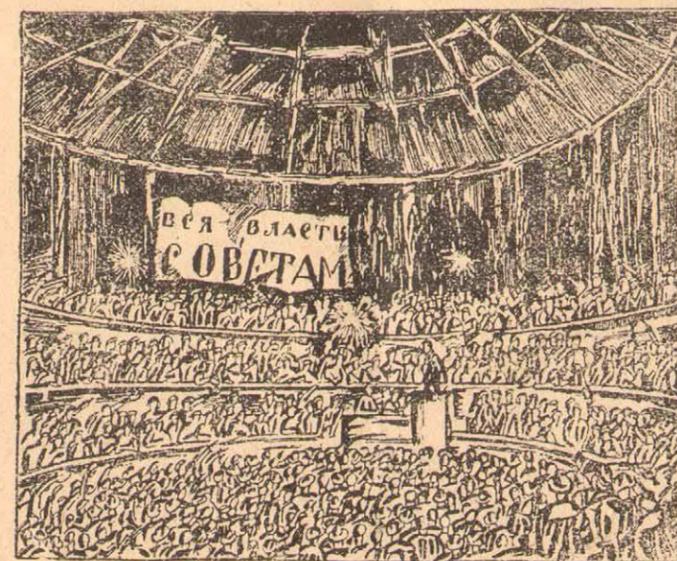
tion d'une civilisation prolétarienne. J'ai dit *fatalisme*, et l'on connaît, en effet, le fatalisme russe, qui tient du fatalisme oriental ; et cela n'est pas en contradiction, comme les esprits rapides pourront tout de suite le supposer, avec cette puissance de volonté dont je parlais plus haut : ce ne sont pas, en effet, les doctrines de libre-arbitre et de liberté d'indifférence qui donnent à la volonté le maximum de vigueur et de continuité ; les calvinistes du XVI^e siècle, qui croyaient à la prédestination, les *Têtes-Rondes* de Cromwell, ces puritains également prédestinationnistes, les Jansénistes du XVII^e siècle, les *baïonnettes intelligentes* et les *grogards* des guerres de la Révolution et de l'Empire, tout comme les légionnaires romains, derrière lesquels la majesté et la force de Rome elle-même semblait combattre, croyaient d'une foi absolue que *Dieu ou l'Histoire travaillait avec eux* ; et cette foi donnait à leur volonté personnelle un élan incroyable et une ténacité inouïe. De même, les soldats russes du socialisme, à qui le marxisme a infusé une foi socialiste d'une force égale à celle des *Réformés* du XVI^e siècle ou des *Têtes-Rondes* de Cromwell. Le marxisme, ai-je dit, n'est pas une doctrine fataliste, en ce sens qu'il croirait à un déclenchement automatique de la Révolution par l'évolution économique ; mais, par cela même qu'il a discerné les grandes lois inéluctables du devenir capitaliste, et qu'il en a prophétisé la catastrophe finale, il donne à ses adeptes la *confiance historique* ; et, forts de cette confiance, sûrs de travailler dans le sens même de l'histoire et du devenir social, les soldats russes du marxisme, à la fois très *volontaires* et très *fatalistes*, ont été capables de tenir tête aux soldats déguisés de l'Entente des armées de Koltchak, Denikine, Youdenitch et Wrangel ; et c'est ainsi que, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'écrire, la *liberté ouvrière* émerge du *fatalisme social*.

« Lancé dans le tourbillon divin ou dans le mouvement historique, écrivais-je naguère dans mes *Dialogues socialistes* (p. 22), l'homme, loin de sentir diminuer son énergie, n'en croit que davantage à l'efficacité de son effort : loin de s'arrêter et de regarder, les bras croisés, il ne fait qu'accélérer son allure et que précipiter sa marche. C'est que l'homme, quand il agit, a moins souci de savoir si son action est bien son action propre, personnelle, autonome, que de savoir *si elle réussira* ; et la pensée qu'on travaille dans le sens même de l'histoire, que, sûrement, notre action ne sera pas perdue, puisque, nécessairement, l'objet de notre effort *doit* se réaliser, double notre énergie. On se projette dans l'avenir et l'on participe à l'avance aux triomphes qu'on croit certains. » Nous, Occidentaux et libre-arbitristes, nous ne croyons plus guère à ces forces historiques collectives venant affecter l'effort humain individuel d'un coefficient d'infinité et d'éternité, qui en fouette l'énergie et en centuple l'efficacité ; assis tristement sur la berge du fleuve, nous dévidons à l'infini l'écheveau emmêlé de nos ratiocinations exsangues sur les droits de l'homme et du citoyen, ou sur les grandeurs et les splendeurs du passé royal et catholique ; mais l'avenir (7) — nous n'y croyons plus assez pour contribuer à le créer ; et, comme il faut toujours tuer le temps, qui a la vie dure, nous nous plongeons, avec une frénésie morose, dans les délices épicées, raffinées et tarabiscotées de la *sophistique* historique et du *byzantinisme* révolutionnaire...

(A suivre.)

EDOUARD BERTH.

(7) Nous n'aurions plus la force de dire avec Rimbaud : *La tête et les deux seins jetés vers l'Avenir (Paris se repeuple)* ; mais nous pourrions plus que jamais répéter après lui : « O cité douloureuse, ô cité quasi morte ! »



LES LIVRES

Le Livre du Mois

Le Comité de Rédaction de Clarté a choisi pour second « Livre du Mois » *Le Chant de la Fleur Rouge*, par J. Linnankoski, comme l'Humanité du 1^{er} août l'a annoncé.

La discussion a porté sur d'autres ouvrages parus en même temps : *Le Bal du Comte d'Orgel*, par Raymond Radiguet, dont Jean Bernier parle ci-après ; *Mes Amis*, par Emmanuël Bove, dont nous donnons en compte rendu par Henri Bru ; enfin *A travers la Nuit*, par Rose Cohen, sur lequel nous publierons une étude dans notre prochain numéro.

Linnankoski : *Le Chant de la Fleur Rouge*.

Lire professionnellement bien des manuscrits, et parmi des choses curieuses ou médiocres, des platitudes, des plagiat, des réussites littéraires, trouver brusquement une œuvre qui sorte de la littérature comme un arbre isolé s'élève au-dessus d'un pré. Joie exaltante, que je vous souhaite, telle qu'elle m'advint lorsque l'ami Raymond Torfs, après m'avoir signalé un livre qui l'enchantait, m'en envoya sa traduction.

Aux extrémités nord-est de notre Europe un peuple vivait sa vie, sa vie intime bien réelle, non légendaire, vivait sans voix assez forte pour retentir au dehors, comme s'il n'avait point d'âme et point en lui de chant qui l'exprimât. Peuple silencieux de paysans et de bûcherons, parce qu'en Finlande le monde cultivé, le citadin, le bourgeois use d'une autre langue, admise par sa haute naissance à la dignité de langue littéraire et reçue à la table des riches et des délicats. Un jargon de fermiers et de conducteurs de trains de bois, c'est fait pour demander de la soupe, lancer un juron ou bien dire une blague à sa bonne amie. Ça ne peut prétendre à être imprimé dans un livre sérieux qui aura pour voisins de tablette les collets montés de la littérature, les nobles langues traditionnelles qui savent porter l'habit et se tenir dans le monde. Les rustaude et les balourds n'ont rien à voir en aussi reluisante compagnie. Qu'ils se taisent et vivent en compagnie de la terre, qui ne parle pas suédois.

Vient un grand artiste ingénu, qui pense différemment. Cette langue finnoise, cette langue d'un peuple qui vit près des eaux, des arbres et du sol — peuple musclé qui fournit au monde ses plus beaux athlètes — il la soupèse, l'aime, la trouve admirable (admirable, en effet, à l'œil et à l'oreille, même de l'étranger qui ne la comprend pas), il veut attester sa vigueur, sa couleur, sa plasticité, prouver quel instrument d'art elle peut devenir. Johannes Linnankoski, lutteur pour

la cause du peuple finnois, écrira en finnois, langue de rustres, et non en suédois, langue littéraire.

Linnankoski est de ces très grands artistes auxquels convient pareille ambition. Après d'innombrables articles de combat dans la presse locale, après un premier livre, *La Lutte Eternelle*, il donne en 1905 sa maîtresse œuvre — le son le plus plein que lui ait permis de rendre sa brève existence : *Le Chant de la Fleur Rouge*.

Œuvre épanouie et ardente comme son titre, qui est un symbole emprunté à la fleur aux tons de feu du sapin de la forêt finlandaise au printemps — fleur qui semble jeter à l'homme sa provocation pour qu'il s'éploie, lui aussi, dans la force de sa vie et de son amour, tenace et droit comme un fût de sapin et aussi riche de sève.

Un peuple se groupe et s'exprime comme d'une seule voix, longtemps muette, dans le personnage central du roman. *Le Chant de la Fleur Rouge*, composé par un enfant du peuple, est un livre essentiellement peuple, pur de tout ce qui est étranger au peuple, fier et candide dans son affirmation. Le peuple y règne en souverain avec ses manières de sentir, ses manières d'aimer et de haïr, avec sa musculature et sa délicatesse. On pense à la phrase d'Henry Thoreau : « Aux paumes calleuses d'un ouvrier sont familiers de plus fins tissus d'héroïsme, qui vous pénètrent le cœur, qu'aux doigts alanguis des oisifs. »

Pas un personnage du *Chant* qui ne soit un ouvrier, sauf deux ou trois figures épisodiques, comme repousseurs. Sur le terrain de jeu, lorsque les jeunes gens et les jeunes filles luttent à la course, leurs jeux portent la marque populaire : ce qui est à fleur de peau après la course est le plus beau sang rouge qui ait jamais couru dans les veines d'une vachère ou d'un abatteur d'arbres. C'est aussi le livre du désir d'amour le plus virilement et tendrement amoureux.

Pour composer son personnage central, Linnankoski a pris un individu de la moyenne, un homme du commun de son pays et, en le dotant d'un certain héroïsme propre au commun des hommes et non à « l'élite », lui a imposé certains traits de son propre tempérament. Malgré la profondeur et l'extrême finesse de sa psychologie son livre garde cette grandeur incomparable dans la simplicité à laquelle n'atteignent pas une demi-douzaine de livres peut-être dans un siècle. Il a gagné cette gageure d'écrire un livre qui a de quoi combler l'artiste moderne le plus subtil et présente en même temps cette étonnante majesté primitive qu'offrent les édifices que l'on dirait sortis de la collaboration d'un peuple entier — ou tels poèmes de l'Inde ou de la Grèce ancienne, que l'on serait tenté d'attribuer à une inspiration collective.

Art populaire : Si cette formule, condamnée à des emplois si humiliants, signifie quelque chose, vérifiez-en ici le sens authentique.

Linnankoski a écrit son grand livre et, huit après, a disparu — le corps incapable de s'accorder au rythme de l'âme ardente. Depuis lors, le monde entier a salué ce nom et avec lui le peuple finnois a fait le tour du monde, en proposant le feu de sa fleur rouge. Le prix remporté par cet athlète de l'art confirme, en les dépassant, toutes les victoires du stade.

Aussi, parmi les grandes et permanentes figures de l'art, Olavi, le fils de ce paysan cossu, qui s'est fait flotteur de bois et vagabond pour échapper au sort des couteux et forger de ses mains le rude outil de sa vie et aimer librement des femmes de rencontre et comprendre et souffrir, comme on ne pourra jamais aimer, comprendre et souffrir en fouillant les terres d'une ferme immobile, — Olavi a-t-il sa belle place assurée à tout jamais. Ce coureur d'aventures n'est pas un jeune premier de cinéma, ni un ténor pour dames sensibles : il sent le mâle à dégoûter les bourgeoises et les bourgeois des cinq continents. C'est le flotteur qui s'en va sur sa bûche au fil de l'eau avec les compagnons de la flotte, en chantant sa chanson sarcastique et douloureuse parce qu'une fille de fermier ne peut épouser un vaurien comme lui. Et parce qu'il est taillé en pleine humanité, ce fort est aussi un faible et un malheureux que des fantômes d'ardeurs éteintes et de passions d'hier persécutent à le rendre parfois peureux comme un enfant.

Mais dans la cabane qu'il a bâtie à sa taille et de ses mains, après avoir refusé l'héritage paternel, les fantômes seront tout de même moins forts que l'ouvrier Olavi, armé de son passé, de sa compagne, du berceau de leur premier-né — armé de son bonheur rudement conquis devant lequel s'entr'ouvrent les portes d'une vie nouvelle.

LÉON BAZALGETTE.

Le Bal du comte d'Orgel On connaît l'histoire, par Raymond Radiguet la brève histoire de Raymond Radiguet. (Bernard Grasset, éditeur).

Précoce, cet adolescent s'adonne comme tant d'autres au plaisir et à la vanité d'écrire. Il commence même plus tôt que de coutume : 14 ou 15 ans, dit-on. Et il est doué. Là-dessus, comme toujours, entrent en scène, les rencontres, les influences littéraires, amicales ou passionnelles, cette suite de hasards humains qui, à défaut de vicissitudes catastrophiques, aiguillent et modèlent (par sympathie et antipathie), les très jeunes talents. Premier tournant, souvent dangereux mais rarement mortel qui, pour un romancier, fait déraiper, parfois, jusqu'à la trentaine.

Radiguet rencontra donc Cocteau et sa bande. Ce

pouvait être pire. On l'embarqua dans les bateaux — les bateaux-mouches — montés successivement par ce charmant petit baladin de Cocteau : préciosité précise (si j'ose dire), « modernisme et antimodernisme », pittoresque et dépouillement classique, bref toute la curieuse série de pirouettes auxquelles n'a pas fini de se livrer sous nos yeux amusés, un petit auteur que le tempérament n'étouffe pas, et que mènent en fin de compte, malgré tant de solennelles paroles, une sensualité courte et malade ainsi qu'une véritable rage mondaine à laquelle il doit d'ailleurs d'avoir monté quelques divertissements assez fins.

Ceci, et, notamment, le grand battage fait dans cette petite bande comme presque partout sur cette fameuse formule « le clair génie français » (1) qui donne maintenant à notre littérature à bout de course un semblant d'existence, expliquent pourquoi Raymond Radiguet ne jeta pas sa gourme, tout au moins à la façon courante. Je m'entends. Là où, pour les jeunes auteurs, il fut de mode depuis un siècle de professer ou d'affecter une liberté outrancière, un désordre, un fol épanouissement des mots et des idées, Radiguet donna avec la même outrance dans l'autre godant : la mesure, l'ordre, la froide sobriété de la maîtrise. Là où Cocteau « poète » roulait dans ce siècle qu'il fait sans cesse à la renommée, le vieux gabion Malherbe, Radiguet « romancier » se précautionnait de la *Princesse de Clèves*.

Mais assez de ce parallèle insultant pour Radiguet. Chez lui, ce n'était vraisemblablement que péché de jeunesse, chez Cocteau : un nouvel accès de fièvre, de cette petite fièvre qui fait danser les impuissants.

Je ne pense pas, en effet, qu'un esprit de la qualité de Radiguet ait été dupe. Tout me donne à croire malgré la légende mirobolante à la faveur de laquelle, Cocteau cherche avec cette bonne foi de la passion à nous dérober les traits du jeune écrivain mort à 20 ans, que celui-ci connaissait ses faiblesses. Je l'imagine riant bien fort à part soi de ce genre « angélique » et de ce genre « chef-d'œuvre » que certaine logique des sentiments et la réclame d'un éditeur, lui collaient sur le dos aux applaudissements des salons médusés puis des critiques (2).

Ce n'est pas à 20 ans qu'un romancier, si génial qu'il soit, peut écrire un chef-d'œuvre. L'histoire du roman le démontre. La peinture des caractères, l'opposition des personnages à la faveur de l'intrigue, de l'action, exigent, en effet, de l'auteur une expérience humaine et un détachement qui sont exclusifs de la jeunesse. Le jeune auteur qui tente la gageure — et

(1) Si délicieusement raillée par Louis Aragon, dans sa préface au *Libertinage*. (N.R.F., éditeur.)

(2) Rarement honnête, la critique littéraire bourgeoise suit le plus souvent la publicité des éditeurs, au moins elle est parfaitement plate. Elle ne risque rien. Seuls quelques écrivains (et combien inféodés encore aux chapelles ou à la mode) égarés par accident parmi ceux qu'on appelle des critiques, font quelquefois preuve d'audace. La critique littéraire révolutionnaire est à peu près inexistante. He as

le *Bal du comte d'Orgel* en est une excellente démonstration — échoue sur deux écueils. Ou, sacrifiant tout à l'action, à la vie de ses personnages, il tombe dans les facilités du dialogue et accouche d'un roman-feuilleton; ou préoccupé de psychologie, de morale et d'histoire, il se perd dans les commentaires et raconte ses héros au lieu de les faire vivre. Et encore laissé-je de côté, pour simplifier, d'autres problèmes plus particuliers de technique, tels que style, progression du récit, etc., problèmes qui semblent légers à l'écrivain en possession de son sujet et qui écrasent purement et simplement un jeune auteur comme Radiguet désespérément tendue — presque prématurément — vers la perfection classique.

Le sujet du *Bal du comte d'Orgel* est simple, très pur : l'amour d'un jeune homme de 20 ans pour une jeune femme. La passion juvénile avec tout ce qu'elle comporte de délicatesse et d'idéalisme entre deux âmes hautes. Magnifique sujet, éternel sujet ! Mais quelle expérience, quelle aisance n'exige-t-il pas de l'auteur si celui-ci ne supplée point à la raideur fatale de son analyse soit par le lyrisme, soit par les facilités que donne le style personnel (ce fameux « je » de toutes les autobiographies passionnées) à l'expression des mouvements du cœur !

Or, Radiguet voulait « faire chef-d'œuvre », il s'y appliqua avec une volonté inouïe, une concentration de toute son âme bien née. L'effet ne se fit pas attendre : son livre est froid, figé. À côté d'excellents croquis, d'incidents parfaitement venus, *psychologiquement significatifs*, son roman piétine, le commentaire gèle l'action, ou la dilue, l'envase. Un ennui que la morne et monotone correction d'un style, par ailleurs, ferme et dépouillé rend d'autant plus agaçant, se dégage de la lecture. Je ne pourrai mieux dire qu'en relevant une double monstruosité, inaperçue que je sache de tous les critiques, et qui montre à elle seule jusqu'à quel point ce roman est raté. Cette monstruosité, la voici.

S'il est en de pareils livres un point culminant, c'est bien celui où les héros ont la révélation de l'amour, où après cette longue nuit où s'accumule leur amour, ils prennent soudain, conscience de la passion qui les anime. Ces tournants acquièrent par exemple chez un Stendhal — pour ne citer que celui-là — un pathétique aigu et délicieux. C'est la grande catastrophe, la faille, le moment où les héros passent de l'inconscient au conscient où les effets romanesques de la passion vont se précipiter. Or, quand François de Sérèyouse comprend qu'il aime Mahaut d'Orgel et quand Mahaut d'Orgel comprend qu'elle aime François de Sérèyouse, il ne se produit rien. C'est une analyse de l'auteur, une froide dissertation qui nous font part, à nous lecteurs, de cet événement dramatique :

« L'amour venait de s'installer en lui à une profondeur où lui-même ne pouvait descendre » etc. etc., (page 93).

« Aujourd'hui ce sentiment, couvé, nourri, grandi dans l'ombre, venait se faire reconnaître.

« Mahaut dut s'avouer qu'elle aimait François. » (page 180).

Quelle gaucherie ! Quelle impuissance romanesque !

Et d'autant plus significatives que vers la fin du livre, l'auteur tire excellemment parti d'un incident banal mais d'une importance énorme quant à l'évolution de l'intrigue ; cet épisode du chapeau qui illustre si dramatiquement la résistance que Mahaut, épouse honnête, oppose à sa passion coupable.

Ces pages-là sont, psychologiquement, les meilleures d'un livre que n'apprécieront guère, je le crois, que des littérateurs, des gens « du bâtiment » ; mieux que les petites malices, les boutades que l'auteur croyait être de la plus fine et plus profonde intelligence, mieux que la silhouette somme toute réussie de ce fantoche mondain qu'est le comte d'Orgel, elle nous fait regretter en Raymond Radiguet, un talent qui eût pu être très grand, si, bien entendu, il n'avait pas été gâché par un succès précoce, déplacé, dont le snobisme et son nouvel allié : la publicité commerciale, eussent été les fauteurs.

JEAN BERNIER.

P. S. — La place me manque pour traiter comme il le faudrait, de la malheureuse façon dont Radiguet remplace en maints endroits, le dialogue nécessaire par une analyse de ce dialogue absent. Pénible impression de raideur, d'impuissance à faire vivre des personnages ! Il n'y insiste pas, car ce n'est là encore qu'un des inévitables manquements propres au jeune romancier qui dédaigne à juste titre le feuilleton.

Je ne saurais enfin, taire que j'ai parlé du *Bal du Comte d'Orgel* comme si ce livre posthume, tel que Grasset nous le présente, était parfaitement conforme au manuscrit qu'en laissa l'auteur. Etant donné qu'il circule là-dessus d'inquiétantes rumeurs, je ne pouvais moins faire, honnêtement, que de formuler toutes réserves sur cette critique de l'œuvre d'un auteur mort que je n'ai pas connu.

J. B.

Mes amis
par Emmanuel Bove
(Collection Collette)

J'étais, je l'avoue, fort mal disposé envers cet ouvrage lorsque je l'ai eu entre les mains.

J'avais là, à son sujet, une quantité de notes de réclame signées Colette, Sacha Guitry, etc.

De telles références m'avaient défavorablement impressionné. Et ce n'est pas sans appréhension que je me suis mis à couper les premières pages du livre.

Mais, tout de suite, le style clair et concis de l'auteur a été, pour moi, une bien agréable surprise. Et, peu à peu, le récit m'a pleinement conquis.

« Mes amis » sont certainement, une autobiographie. Les traits en sont trop vivants et tracés avec trop de relief pour être de pure invention.

Victor Bâton, le héros du roman, est une victime de la guerre.

Réformé, avec une pension misérable, il vit lamentablement seul.

Avide d'affection, il cherche à se faire des amis. Mais ses tentatives échouent toutes, piteusement.

Il reste seul, au sein de cette société si hostile aux malheureux.

« Ah ! la solitude, quelle belle et triste chose ! Qu'elle est belle quand nous la choisissons ! Qu'elle est triste quand elle nous est imposée depuis des années ! »

« Certains hommes forts ne sont pas seuls dans la solitude, mais moi qui suis faible, je suis seul quand je n'ai point d'amis. »

Voici donc une œuvre intéressante et originale qui classe, du premier coup, M. Emmanuel Bove parmi les auteurs auxquels nous sommes en droit de demander beaucoup.

Actuellement, l'influence de Jules Renard sur le jeune écrivain est encore trop sensible. Certaines parties de son ouvrage sont, trop visiblement, un pastiche.

H. B.

Edouard Berth :
Guerre des Etats
ou Guerre des Classes
(Rivière)

Au moment où vient de paraître *l'Eloge du Bourgeois français*, lancé par R. Johannet, comme une sorte de *Manifeste de la Bourgeoisie*, à la veille de la consultation électorale, ce livre pourra être considéré comme la réponse du prolétariat révolutionnaire, puisqu'il établit, d'une part, la faillite de ce *sublime bourgeois*, auquel l'auteur de *l'Eloge du Bourgeois français* voudrait faire croire encore et redonner confiance et, d'autre part, l'essor du *sublime prolétarien*, commencé en juin 1848, continué par la Commune de Paris et repris de nos jours, sur une échelle cette fois nettement internationale, par la Russie des Soviets. De cette *guerre des classes*, qui, seule, peut mettre fin à la *guerre des Etats*, Proudhon, Marx et Georges Sorel sont les trois grands théoriciens, et Lénine le héros, l'homme d'Etat, le génial metteur en œuvre. Tout l'ancien monde, en face de l'assaut prolétarien à qui Lénine a imprimé un élan nouveau et particulièrement redoutable, a pris peur, se fait *fasciste* et rêverait volontiers, *sous le signe Maurras*, la restauration d'une Europe blanche. Mais, que le *Talon de fer* laisse tomber ou non son masque démocratique, que l'utopie fasciste ou un regain de l'utopie radicale continuent ou non à égarer les esprits, le monde moderne, en pleine dissolution morale et sociale, comme naguère le monde antique, quand le christianisme commença sa carrière, n'échappera pas à l'implacable dilemme qui pèse sur lui, ou de s'abîmer dans les convulsions affreusement stériles de l'antique guerre des Etats, désormais sans aucune valeur civilisatrice, ou de s'engager, sous l'impulsion du pro-

létariat révolutionnaire, dans la voie libératrice et régénératrice d'une guerre des classes où s'élabore une *nouvelle évaluation de toutes les valeurs* et s'enfantera un nouveau type de grandeur humaine, supérieur au héros de l'Antiquité, au saint du Moyen Age, comme au citoyen de la démocratie moderne — le *Travailleur social*.

Emile Henriot : Voici le grand prix de roman *Archie Brun*, ou les *vertus bourgeoises* le moindre parti pris il est impos-

sible de trouver dans ce livre autre chose que les plus navrantes platitudes. Aucun talent stylistique. Aucune ossature de roman. Des personnages non pas même conventionnels (ce n'est pas assez dire) : des personnages de la Bibliothèque Rose. René Bazin n'avait encore rien donné d'aussi sirupeux, onctueux, glaireux. « Ah ! voilà qui est bien *consolant* ! » comme disent certains ecclésiastiques en voyant arriver les gâteaux au dessert. Nous nous avouons incapables de dire autre chose quant à la valeur de cette pièce de concours, horripilante comme une moustache trop bien peignée, horripilante d'une perfection de cosmétique.

Mais ce volume est curieux comme document. Document permettant de juger une fois de plus l'Académie Française. Document aussi sur l'évolution des familles bourgeoises.

Le choix de l'Académie est une simple suite de sa participation éhontée à la propagande officielle durant la guerre. Sous la conduite des Barrès, de Mun, Lavedan, Richepin, Bergson et autres, tout « immortel » devint un « mainteneur » du moral de l'arrière. Le fait n'est plus à raconter depuis le *Sacrifice d'Abraham* de Raymond Lefebvre. Ce débordement d'orgueil conventionnel ne pouvait cesser net après cinq ans. Après avoir vertueusement maquillé l'Entente et les Alliés, l'Académie continue son œuvre de « régénération », de « redressement » en couronnant un roman qui porte en sous-titre : « Les vertus bourgeoises ».

Bien des lecteurs reprochent à *Clarté* de mêler la politique à l'art et de fourrer les questions sociales où elles n'auraient rien à faire. Eh bien, que diraient ces lecteurs si *Clarté* publiait un roman intitulé *Mélanie Blond*, ou les *vertus prolétariennes* ? Les auteurs bourgeois ont tout le droit de faire leur panégyrique de classe sous couvert d'un roman : ça c'est de l'art, et l'Académie Française le couronne. Mais si nous recherchons les rapports de la décadence bourgeoise et du romantisme, par exemple, ou si nous affirmons que Charles-Louis-Philippe est un auteur prolétarien, aussitôt nous voilà suspects de ravalier l'Art, la *grande Art*, à cette ignoble *manie* politique des révolutionnaires. Un peu d'honnêteté, s. v. p. !

Cela dit, quel est le panégyrique ici offert ? Il s'agit de démontrer que les « vertus bourgeoises » demeureraient vivaces, font tradition, survivent à tout, sauvent

tout. Beaucoup de familles de la bourgeoisie française comptent à présent leur siècle d'annales : tout naturellement la bourgeoisie se croit donc noble. Il faut donc qu'elles affirment posséder une tradition, une vertu.

Qu'il y ait eu, qu'il demeure encore des restes de « vertus bourgeoises », nous n'aurons pas le parti-pris de le nier. La tenue du ménage, l'économie morale du foyer, la rigueur au travail, le goût de la culture, le sens tenace de la famille, autant de « vertus » qui ont fait la force de notre bourgeoisie et n'ont pas entièrement disparu : il suffit, pour s'en convaincre de constater grâce à quels efforts les classes moyennes, condamnées par la politique de guerre, ont rejeté leurs habitudes, déjà vieilles, d'existence rentière et, en quelques années, ont reconquis des assises économiques suffisantes pour triompher aux dernières élections. Nous ne parlons même pas, dans ce bref examen, des traditions idéalistes jadis très vivaces dans la bourgeoisie moyenne — christianisme, ou mystique républicaine. De tout cela que reste-t-il ? M. Henriot n'en a même pas fait un inventaire sérieux. Pour lui les vertus bourgeoises se réduisent à la patience laborieuse, à la modestie, à l'esprit d'abnégation d'une vieille fille.

Il a parlé des vertus bourgeoises sans même les soupçonner, sans même supposer ce qu'elles furent. Or, une connaissance rudimentaire mais intelligente de la littérature française lui aurait montré, en Molière et en Balzac — pour ne citer que ceux-là — deux auteurs passionnés par ce problème des vertus bourgeoises et... de leur déclin. L'un et l'autre ont vu en elles des forces quasi-divines, capables d'assurer pour des siècles la grandeur des familles et de la race. Mais Molière dénonçait la vanité grotesque du Bourgeois Gentilhomme, et Balzac a vingt fois été hanté par les deux dangers de son temps : la passion romantique et l'argent. Poser le problème un siècle plus tard eût été une grande œuvre. Encore fallait-il le poser, et non pas le résoudre dès le sous-titre du volume.

Mais c'était impossible. Car M. Henriot ne peut pas comprendre le moindre des sens de ce mot *vertu* : sinon il aurait su que la vertu ne va jamais sans *drame*. Que les circonstances sociales les rendent conservatrices ou révolutionnaires, les vertus ont toujours une grandeur intime qui est l'essence même du tragique, et que tôt ou tard l'existence se charge bien de révéler dans toute sa dure nudité. La bourgeoisie a été une classe révolutionnaire (ce que l'intelligence historique de M. Henriot n'est pas encore arrivée à discerner) ; plus que tout autre signe, le choix présent de l'Académie Française peut faire douter qu'il reste en elle la moindre vertu conservatrice.

Alors que reste-t-il de cette lecture ? Les annales, fort vraisemblables d'une famille bourgeoise depuis cent ans. Et, bouffonne coïncidence, ce récit raconte tout le contraire de ce que le panégyriste de sacristie voulait nous faire entendre (quoiqu'il s'en défende

jésuitiquement dans sa préface) : on voit ainsi comment, dès qu'une génération atteint la fortune, la suivante inexplicablement tourne court, avorte, casse la lignée et s'évade romantiquement ; et la famille ne reprend que par l'apport de nouveaux venus. Tout cela est positivement vrai. C'était cela, le sujet. Il était dramatique. C'était la matière d'un formidable roman. M. Henriot, en trois cents pages, l'a patiemment ignoré. J. D.

Almanach Hachette Est-il permis de traiter l'Almanach Hachette comme un livre ? Cela tient de l'agenda, du journal amusant pour les campagnes, du Bottin et du prospectus pharmaceutique. Une livre, ça ? On n'y trouve pas un nom d'auteur. Mais ça paraît, format Charpentier, sur cinq cents pages environ de texte compact. Et, plus tard, quand on étudiera les ingénieuses méthodes d'exploitation de l'ignorance et de la sottise des petites gens, mises en œuvre par la ploutocratie régnante de la III^e République, il faudra bien qu'on feuillette l'Almanach Hachette, répandu chaque année à des milliers d'exemplaires dans les campagnes françaises.

Au demeurant, n'est-ce pas, du seul point de vue capitaliste qui compte vraiment, l'un des meilleurs livres de l'année : l'un de ceux qui rapportent le plus à l'éditeur (800 à 1.000 petites réclames insidieuses de droguistes et d'apothicaires charlatans dans les seules 24 pages du « Petit Guide de Médecine pratique ») ?

...Quand on étudiera plus tard ce document sur l'indigence spirituelle de la démocratie et la roublardise de ses exploités, l'historien, amusé, y relèvera, peut-être, au volume de l'année 1924, page 132, dans l'Année Politique étrangère, ce renseignement précis et concis :

« Septembre, 21. Russie. Dzerjinsky, ex-chef de la Tcheka (Police secrète), commissaire du peuple à l'Intérieur, est assassiné à Moscou. »

Et, page 367, à la rubrique des « Gouvernements du Monde » :

« L'Etat russe est encore en pleine révolution et sa formation n'a rien de définitif, non plus que son gouvernement. »

« Population approximative, 86.000.000 h... »
V.-S.

LIVRES REÇUS

A. Fabre Luce : *La Victoire* (N. R. F.)

H. Rolland-Holst : *De Voorwaarden Hernieuwing der dramatische Kunst* (Rotterdam, Brusse).

Stacchini : *Strordinarie Avventure nella Nuova Germania* (Casa Editrice Modernissima, Milan).

Hubert Colin : *Belle Jeunesse* (Bohrer, éd.).

Les Musées de la Troisième République

Nous l'assassinerons sous la statistique.

Rien ne vaudrait plus, contre la guerre, qu'une exposition circulante de cent de ces mutilés « à qui nous devons tout », flanqués d'un paysage champenois « en pleine action » 1916 : j'omets volontairement un examen morphologique du faciès d'un quarteron de généraux triés sur le volet (on ne prendrait que des « vainqueurs »). Mais tout le monde n'est pas psychologue, hélas !

Pour le bilan artistique d'une troisième République, citons des faits. Prenons les musées. Les mutilations esthétiques valent celles de 1914-1918. Leurs effets sont un peu plus à retardement. Soit. Les bons joueurs en esthétique doivent pointer sur l'avenir. Nous croyons en être.

Nous avons abrité dans nos pages, ici, désigné un lot d'artistes à l'examen de nos amis. Citons, de mémoire. Excuses pour les absents :

Derain, Dufresne, Dufy, Léger, Lhote, Lurçat, Gleizes, Moreau, Matisse, Signac, Renoir, Utrillo, Segonzac, Wlaminck.

L'Amérique, l'Allemagne, la Suède, le Japon, la Hollande ne comptent plus leurs Renoir dans leurs collections d'Etat.

La France en possède un à Strasbourg, un à Grenoble, quatre ou cinq à Paris. Une seule collection publique d'Amérique en compte plus de quarante. Hasard, sans doute.

Matisse. Voir plus haut. Essen, à elle seule, en possède plus de quinze.

Paris un. (Il y en a plus que ça à Tokio.) Oubli, n'en doutons pas !

Voyons les autres, de Dufresne à Wlaminck. A part Grenoble, musée subventionné par des particuliers, Strasbourg, défendu par un jeune conservateur au mépris de toute prudence, Rouen, très timide, rien.

L'Ecole Moderne française n'est pas représentée dans les musées français. Elle n'est pas ignorée. Mieux, les Pouvoirs publics l'assassinent quand il se peut. Mais nous vous donnons rendez-vous dans vingt ans. Le cadavre ne sera pas là où l'Etat se le figure.

Par contre, des sommes folles étant englouties, où passe l'argent ?

Comon, Chabas, Lepis, Octon, Colle, Viguiet, Friant, Dumont, une flopée de demoiselles, un éboulis de Flamengs.

A l'étranger, à notre Hôtel Drouot, ce tas innombrable, anonyme, oublié ou jamais connu, ces « Tous-saints », ces « Muses », ces « Chasses de Préhistoire », ces redditions de Bapaume font des deux louis, trois louis, selon le poids du cadre. L'Etat, cependant, mise, achète et perd. Il y en a qui préfèrent rire faute d'oser pleurer.

Bilan de ridicule, pour le moins. La presse, même la plus réactionnaire, retentit, non pas d'imprécations, mais de marques de mépris constant et absolu pour un Bénédite (Luxembourg).

Cet homme, il y a quelque vingt ans, se rendait prodigieusement célèbre, et pour toujours disqualifié, par l'incident Caillebotte. 70 impressionnistes offerts (lisons bien) offerts en bloc à l'Etat. (Luxembourg.) Cézanne, Degas, Monet, Pissarro, Sisley, Renoir. L'Institut menace de démissionner (notre civilisation vacillait-elle ce beau matin d'une décision historique ?). M. Bénédite conserve sa place et lâche le joyau gratuit. Deux années de luttés firent, envers et contre tous, entrer 15 toiles sur 70. C'est 5 ou 6 millions que l'on lâchait aux étrangers, aux « Boches ». Braves Boches, si barbares, qu'ils nous raffaient tous nos Cézanne, tous nos Daumier, tous nos Renoir, que l'Etat laissait couler dans ses poubelles.

Bilan. Il faudra racheter dans dix ans. A quel prix ? Un Cézanne ne commence plus en-dessous de 100.000. Mais M. Bénédite préfère Burnand. Il a raison. Chacun son monde. Le sous-officier préfère Bonnat à Rodin.

La politique actuelle du Gouvernement français est celle de l'autruche cachant une tête sans doute trop clairvoyante sous l'aile de la négation (ou de l'ignorance).

La troisième République, qui aura vu de leur vivant lui échapper Cézanne et Renoir, en passant par Seurat, continue la magnifique série de carambolages de gaffes qui sera sa marque dans l'histoire.

Elle aura fait enseigner à Comon, Royer, Friant, Leroux, alors que l'Europe entière retentissait des noms de Matisse, de Bonnard, de Rodin, de Maillol.

Elle aura acquis Dagnan, Bouveret, alors que les antiquaires mêmes ne ramasseraient pas ces toiles, au prix du poids de la toile.

Depuis Delacroix, Ingres, Corot, nos musées sont silencieux. Les vestiges d'une civilisation esthétique française se sont réfugiés à l'étranger. A lui seul, le Gouvernement russe est plus capable, en deux seules collections publiques, de donner un aperçu solide des travaux de recherches des esthéticiens français depuis 30 ans.

Car il est dit qu'un ennemi clairvoyant vaut plus qu'un ami sourd.

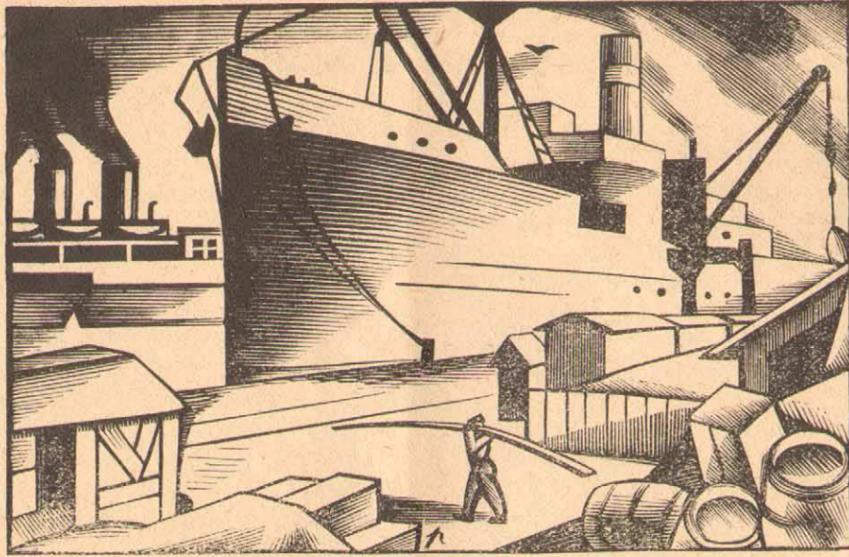
Conseil.

Si vous voulez étudier la France artistique de 1870 à nos jours, quittez la Seine, gagnez Munich, Essen ou la Sprée.

On vous y parlera de Matisse ou de Renoir, chapeau bas. Au Luxembourg, on rigolera.

Point n'est de prophète en son pays.

X. X. X.



(Bois de Peltier).

AMOK

ou

Le Fou de Malaisie

Au mois de mars 1912, il se produisit dans le port de Naples lors du déchargement d'un grand transatlantique, un étrange accident sur lequel les journaux donnèrent des informations abondantes, mais parées de beaucoup de fantaisie. Bien que passager sur l'*Océania*, le navire en question, il ne me fut pas plus possible qu'aux autres d'être témoin de ce singulier événement, parce qu'il eut lieu pendant la nuit, lorsqu'on faisait du charbon, qu'on débarquait la cargaison et que, pour échapper au bruit, nous étions tous allés à terre, y passer le temps dans les cafés ou les théâtres. Cependant, à mon avis, certaines hypothèses qu'en ce temps-là je ne livrai pas à la publicité contiennent l'explication vraie de cette scène émouvante; et maintenant l'éloignement des années m'autorise sans doute à tirer parti d'un entretien confidentiel qui précéda immédiatement ce curieux épisode.

Lorsque, à l'agence maritime de Calcutta, je voulus retenir une place sur l'*Océania* pour rentrer en Europe, l'employé haussa les épaules en signe de regret : il ne savait pas s'il lui serait possible de m'assurer une cabine, car à l'époque où nous étions, c'est-à-dire à la veille de la saison des pluies, le navire était d'ordinaire archicomplet dès

son départ d'Australie; et le commis devait attendre, pour me répondre, une dépêche de Singapour qui le renseignerait à cet égard.

Le lendemain, il me donna l'agréable nouvelle qu'il pouvait me garder une place; à la vérité, ce n'était qu'une cabine peu confortable, située sous le pont et au milieu du navire. Comme j'étais impatient de rentrer dans mon pays, je n'hésitai pas longtemps et je retins la cabine.

L'employé ne m'avait pas trompé. Le navire était surchargé et la cabine mauvaise : c'était un étroit quadrilatère, resserré près de la machine et uniquement éclairé par la lumière trouble d'un hublot rond.

L'air épais et stagnant sentait l'huile et le moisi : on ne pouvait échapper un instant au bourdonnement du ventilateur électrique qui, comme une chauve-souris d'acier devenue folle, tournait au-dessus de votre front. En bas la machine ahnait et geignait, comme un porteur de charbon qui remonte sans cesse, tout haletant, le même escalier; et d'en haut on entendait continuellement glisser sur le pont le va-et-vient des promeneurs. Aussi, à peine avais-je introduit ma malle dans cette sorte de tombeau, cloisonné de traverses grises, aux émanations fétides que je courus me réfugier sur le pont; et, sortant de la profondeur,

j'aspirai, comme de l'ambre, le vent de terre doux et tiède qui soufflait au-dessus des flots.

Mais le pont, lui aussi, n'était que gêne et tapage : c'était un papillonnement, une mêlée de promeneurs qui, dans l'agitation nerveuse d'hommes enfermés, condamnés à l'inaction, montaient, descendaient et papotaient sans répit. Le badinage gazouillant des femmes, la circulation incessante sur l'étroit couloir du pont où l'essaim des passants déferlait au pied des chaises dans la rumeur des conversations pour n'aboutir qu'à retomber sur lui-même, tout cela me causait je ne sais quel malaise.

Je venais de parcourir un monde nouveau pour moi, et j'avais gardé dans l'esprit une foule d'images qui, l'une l'autre, se pressaient d'une hâte furieuse. A présent, je voulais réfléchir à tout ce que j'avais vu, le clarifier, le ranger, afin de donner une forme au tumultueux univers qui s'était précipité dans mes yeux; mais ici, sur ce boulevard envahi par une multitude, il n'y avait pas une minute de repos et de tranquillité. Si je prenais un livre, les lignes du texte disparaissaient dans le chaos mouvant des ombres que projetait le passage de cette foule en mal de bavardage. Impossible de se recueillir un peu sur ce couloir de navire, rue sans ombre d'où débordait la circulation.

Durant trois jours, j'essayai de trouver un peu de solitude, et je considérais avec résignation les hommes et la mer. Mais la mer restait pareille à elle-même, bleue et vide, sauf au coucher du soleil qui allumait brusquement sur les eaux un feu d'artifice multicolore; quant aux hommes, je les connus tous, parfaitement, au bout de trois fois vingt-quatre heures. Chaque visage me devint familier jusqu'à satiété; le rire aigu des femmes ne m'intéressait plus, ni la dispute tapageuse de deux officiers hollandais qui étaient mes voisins. Il ne me restait qu'à me réfugier ailleurs; mais ma cabine était brûlante et chargée de vapeurs; et dans le salon, de jeunes Anglaises produisaient sans relâche leur méchant pianotage, accompagnateur de valses sans harmonie. Finalement, j'intervins résolument l'ordre des temps et je descendis dans la cabine dès l'après-midi, après m'être étourdi avec quelques verres de bière, afin de pouvoir dormir pendant que les autres dinaient et dansaient.

Lorsque je me réveillai, tout était sombre et moite dans le petit cercueil qu'était ma cabine. Comme j'avais arrêté le ventilateur, l'air gras et humide brûlait mes tempes. Mes sens étaient comme assoupis : il me fallut plusieurs minutes pour reconnaître le moment et l'endroit où j'étais. Il était, à coup sûr, plus de minuit déjà, car je n'entendais ni la musique ni le glissement continu des pas. Seule la machine, cœur essouffé du

Léviathan, poussait toujours, en haletant, la carcasse du navire vers l'invisible, où il pénétrait en frôlant les flots.

Je montai sur le pont en tâtonnant. Ce lieu était désert. Et comme je levais mon regard vers la tour fumante de la cheminée et vers les mâts dressés tels des fantômes, une clarté magnifique m'emplit brusquement les yeux. Le firmament brillait. Autour des étoiles, qui le piquaient de scintillations blanches, il y avait de l'obscurité, mais, malgré tout, le ciel étincelait. On eût dit qu'un rideau de velours était placé là, devant une formidable lumière, comme si les étoiles n'étaient que des fissures et des lucarnes à travers lesquelles passait la lueur de cette indescriptible clarté. Jamais je n'avais vu le ciel comme cette nuit-là, d'un bleu d'acier si métallique et pourtant tout éclatant, tout rayonnant, tout bruisant et tout débordant de lumière, d'une lumière qui tombait, comme voilée, de la lune et des étoiles, et qui semblait brûler, en quelque sorte, à un foyer mystérieux. Comme une laque blanche, toutes les lignes du navire brillaient crûment au clair de lune, sur le velours sombre de la mer; les cordages, les vergues, tous les apparaux, tous les contours disparaissaient dans cette splendeur flottante : les lumières des mâts et, plus haut encore, l'œil rond de la vigie semblaient suspendus dans le vide, comme de pâles étoiles terrestres parmi les radieuses étoiles du ciel.

Précisément, au-dessus de ma tête la constellation magique de la Croix du Sud était fixée dans l'infini, avec d'éblouissants clous de diamant, et il semblait qu'elle se déplaçât, alors que c'était le navire seul qui donnait cette illusion du mouvement, lui qui, se balançant doucement, la poitrine haletante, comme un gigantesque nageur, se frayait son chemin en tanguant au gré des sombres vagues. J'étais debout et je regardais en l'air : il me semblait que j'étais comme dans un bain, où de l'eau chaude tombe d'en haut sur vous, avec cette différence qu'ici c'était de la lumière qui versait sur mes mains une blancheur et une tiédeur, — qui m'enveloppait doucement les épaules et la tête et qui, en quelque sorte, paraissait vouloir pénétrer dans mon être, car toute torpeur s'était brusquement éloignée de moi. Je respirais, délivré, en toute sérénité; et avec une volupté neuve je savourai sur mes lèvres, comme un pur breuvage, l'air moelleux, clarifié et légèrement énivrant qui portait en lui l'haleine des fruits et le parfum des îles lointaines. Maintenant, pour la première fois depuis que j'étais à bord du navire, le saint désir de la rêverie s'empara de moi, ainsi que cet autre désir, plus sensuel, qui me faisait aspirer à livrer, comme une femme, mon corps à cette mollesse qui me pressait de toutes parts. Je voulus m'étendre, le regard tourné vers les blancs hiéroglyphes, mais les fauteuils de repos, les chaises de pont, étaient enlevés et nulle part, sur le pont-pro-

menade désert, il n'y avait de place pour s'adonner à une calme rêverie.

C'est ainsi qu'en tâtonnant je m'approchai peu à peu de la proue du navire, aveuglé par la lumière qui semblait tomber des choses, avec une vivacité toujours plus grande, pour pénétrer dans mon être. Cette lumière des étoiles, d'une blancheur glacée et d'un éclat éblouissant, me faisait déjà presque mal; mais je voulais m'enfouir quelque part dans l'ombre, m'étendre sur une natte, ne plus sentir en moi, mais simplement au-dessus de moi, ce rayonnement réfléchi par les choses, — tout comme l'on regarde un paysage de l'intérieur d'une chambre plongée dans l'obscurité. Enfin, trébuchant aux cordages et passant contre les étais de fer, j'atteignis le bordage et je regardai la proue du navire s'avancer dans l'ombre, et la clarté liquide de la lune jaillir, en écumant, des deux côtés de l'éperon. Toujours cette charrue marine se relevait et s'enfonçait de nouveau dans cette glèbe de flots noirs; et, dans ce jeu étincelant, je sentais toute la douleur de l'élément vaincu, je sentais toute la joie de la force terrestre. Au sein de cette contemplation j'avais perdu la notion du temps: y avait-il une heure que j'étais ainsi contre le bastingage, ou y avait-il seulement quelques minutes? Au gré du tangage, le gigantesque berceau qu'était le navire me balançait et m'emportait au delà du temps. Je ne sentais plus qu'une chose; c'est que la lassitude venait en moi, une lassitude qui était comme une volupté. Je voulais dormir, rêver et, cependant, ne pas m'éloigner de cette magie, ne pas redescendre dans mon cercueil. Involontairement mon pied tâta sous moi un paquet de cordages. Je m'y assis, les yeux fermés, mais non remplis d'ombre, car sur eux et sur moi rayonnait l'éclat argenté. Au-dessous, je sentais l'eau bruire doucement, et, au-dessus de moi, avec une résonance imperceptible, le blanc écoulement de ce monde. Petit à petit, ce murmure s'insinua dans mes veines et je perdis la notion de l'existence: je ne savais plus si cette haleine était la mienne ou si c'était les battements du cœur du navire; j'étais emporté et anéanti dans le murmure continu du monde nocturne.

Une légère toux sèche éclatant tout près de moi me fit sursauter. Je sortis, effrayé, de la rêverie qui m'avait presque enivré. Mes yeux, aveuglés par la clarté blanche qui tombait sur mes paupières depuis longtemps fermées, clignotèrent pour tâcher d'y voir: tout en face de moi, dans l'ombre du bastingage, brillait comme le reflet d'une paire de lunettes, et voici que jaillit une épaisse et ronde étincelle, qui venait du feu d'une pipe. Lorsque je m'étais assis, regardant uniquement l'éperon écumeux du navire au-dessous de moi ou bien, au-dessus de moi, la Croix du Sud, je ne m'étais

manifestement pas aperçu de la présence de ce voisin, qui avait dû passer ici tout le temps dans l'immobilité. Involontairement, et l'esprit encore engourdi, je lui dis: « Pardon. » — « Il n'y a pas de quoi », répondit une voix sortie des ténèbres.

Je ne saurais dire combien étrange et sinistre à la fois était ce voisinage muet, dans l'obscurité, de nos deux personnes se touchant presque, sans que nous puissions nous voir. Malgré moi, j'avais l'impression que cet homme me regardait fixement, de même que j'avais les yeux fixés sur lui; mais la lumière qui était au-dessus de nous, — ce flot de lumière à l'étincelante blancheur, — était si forte qu'aucun de nous ne pouvait apercevoir de son voisin autre chose qu'une silhouette dans l'ombre. Il me semblait seulement entendre la respiration de l'homme et le crachement des bouffées de sa pipe.

Le silence était insupportable, j'aurais bien voulu m'en aller, mais cette façon d'agir me paraissait trop brusque, trop soudaine. Dans mon embarras je pris une cigarette. L'allumette craqua et, pendant une seconde, une lueur palpita dans l'étroit espace. J'aperçus alors, derrière des verres de lunettes, une figure que je n'avais jamais vue à bord, ni pendant les repas, ni au cours de la promenade; et, soit que la flamme soudaine me fit mal aux yeux, soit que ce fût une hallucination, cette figure me parut affreusement bouleversée, lugubre et semblable à celle d'un gnome. Mais avant que j'eusse discerné les détails, l'obscurité engloutit de nouveau les traits sur lesquels cette clarté n'avait fait que passer, et je ne vis plus qu'une sombre silhouette affaissée dans l'ombre et parfois aussi, se détachant dans le vide, le rouge anneau de la pipe. Nous étions là silencieux, et ce silence était lourd et accablant comme l'air des tropiques.

Enfin je ne pus y tenir davantage; je me levai et je dis poliment: « Bonne nuit. » — « Bonne nuit », répondit du sein de l'obscurité une voix enrouée, dure et comme rouillée.

Je marchai péniblement, en trébuchant à travers les agrès et les madriers. Voici que derrière moi un pas retentit, rapide et incertain. C'était le voisin de tout à l'heure. Involontairement je m'arrêtai. Il ne s'approcha pas tout à fait de moi, et, dans l'obscurité, je sentais en sa marche comme une angoisse et un accablement.

« Excusez-moi, dit-il d'une voix précipitée, si je vous adresse une prière. Je... je... » — il balbutia et fut obligé de s'interrompre, tant il était embarrassé, — « je... j'ai des raisons... personnelles... tout à fait personnelles de me retirer ici... Un deuil... J'évite la société, à bord... Je ne parle pas pour vous... non, non... Je voudrais seulement vous prier... Vous m'obligeriez beaucoup si vous ne disiez à personne, sur le navire, que vous m'avez vu ici... Ce sont... ce sont des raisons personnelles qui

m'empêchent maintenant de fréquenter les gens... Oui... maintenant... maintenant... il me serait désagréable que vous disiez qu'une personne, ici, la nuit... que je... » La parole lui manqua de nouveau. Je mis fin à son embarras, en m'empressant de lui assurer que j'accomplirais son désir. Nous échangeâmes une poignée de mains. Puis je rentrai dans ma cabine et je dormis d'un sommeil lourd, étrangement agité et rempli de visions confuses.

Je tins ma promesse et je ne parlai à personne sur le bateau de ma singulière rencontre bien que la tentation en fût grande, car au cours d'une traversée, la moindre chose devient un événement: une voile à l'horizon, un flirt nouvellement découvert, une frivole plaisanterie. En même temps, la curiosité me tourmentait d'être mieux renseigné sur ce passager peu banal: je fouillai la liste des passagers pour y découvrir un nom qui pût être le sien; je passai les gens en revue, comme s'ils pouvaient être en relations avec lui. Tout le jour, je fus en proie à une impatiente nervosité et j'avais hâte que le soir fût là pour voir si je le rencontrerais de nouveau. Les énigmes psychologiques ont sur moi une sorte de pouvoir inquiétant; je brûle dans tout mon être de découvrir le rapport des choses, et des individus singuliers peuvent par leur seule présence déchaîner en moi une passion de savoir qui n'est guère moins vive que la passion charnelle chez une femme. La journée fut pour moi très longue, et elle s'émietta entre mes doigts sans y rien laisser que du vide. Je me couchai de bonne heure: je savais que je m'éveillerais à minuit, — que cet événement m'arracherait au sommeil.

Et, en effet, je m'éveillai à la même heure que la veille. Sur le cadran de ma montre radium, les deux aiguilles se recouvraient, ne formant qu'un seul trait lumineux. Je sortis à la hâte de mon étouffante cabine, pour rencontrer une nuit plus étouffante encore.

Les étoiles brillaient comme la veille et elles répandaient une lumière diffuse sur le navire oscillant; très haut, dans le ciel, flambait la Croix du Sud. Tout était comme la veille, car, aux tropiques, les jours et les nuits ont des aspects plus régulièrement opposés que dans nos sphères; seulement ce bercement flottant et rêveur de la veille n'était plus en moi. Quelque chose m'attirait, me troublait et je savais vers où j'étais attiré: c'était là, vers les états noirs du bordage, afin de savoir si cet homme mystérieux y était encore, immobile, assis. En haut, retentit la cloche du navire; alors je me laissai entraîner. Pas à pas, partagé entre l'aversion et le désir, je m'abandonnai à ma route. Je n'étais pas encore arrivé à l'étrave que, soudain, j'y vis apparaître quelque chose comme un œil rouge. C'était la pipe. Donc il était là.

Malgré moi, j'eus un mouvement d'effroi et je m'arrêtai. Un instant de plus, et j'allais partir. Voici que là-bas, dans l'ombre, quelque chose

s'agita, se leva, fit deux pas et soudain j'entendis devant moi sa voix, à la fois pleine de politesse et d'accablement.

« Excusez-moi », dit-il. « Vous voulez, il me semble revenir à votre place et j'ai l'impression que, lorsque vous m'avez aperçu, vous avez eu un mouvement de fuite. Je vous en prie, asseyez-vous tranquillement, car je m'en vais. »

Je le priai vivement de rester: je n'étais resté en arrière que pour ne pas le gêner.

« Vous ne me gênez pas », dit-il avec une certaine amertume. « Au contraire, je suis heureux, pour une fois, de n'être pas seul. Je n'ai pas prononcé une parole depuis dix jours... A vrai dire, depuis des années... et c'est une chose si douloureuse de garder tout en soi, précisément peut-être parce que cela vous étouffe... Je ne puis plus rester dans la cabine, dans ce... cercueil... Je ne puis plus... et je ne puis pas supporter les hommes, parce qu'ils rient toute la journée... Cela, je ne puis plus maintenant le supporter... Je les entends jusque dans ma cabine et je me bouche les oreilles. Il est vrai qu'ils ne savent pas que... non, ils ne le savent pas... Et puis, qu'est-ce que cela fait aux étrangers... » Il s'arrêta de nouveau et il ajouta tout à coup, hâtivement: « Mais je ne veux pas vous importuner... excusez mon bavardage. »

Il s'inclina et fit le geste de s'en aller. Mais je lui répliquai avec insistance: « Vous ne m'importunez pas du tout. Moi aussi, je suis heureux d'échanger en paix, ici, quelques paroles... Acceptez-vous une cigarette? »

Je lui donnai du feu. De nouveau son visage se détacha, vacillant, sur le bordage noir, mais maintenant il était entièrement tourné vers moi: derrière ses lunettes, ses yeux examinaient avidement mon visage, comme animés par la violence d'un délire. Un frisson parcourut mon être. Je compris que cet homme voulait parler, qu'il fallait qu'il parlât. Et je savais que je devais me taire pour l'aider.

(A suivre.)

STEFAN ZWEIG.
(Traduit par Alzir Hella.)



(Dessin de Mitrofskine.)

Les Intérêts et la Sottise

L faut voir les choses en face. L'accord de Londres est un nouveau Traité de Versailles, un compromis entre les impérialismes, sous la férule du capital américain. Après cinq ans d'essais désordonnés, les rivaux reconnaissent qu'ils ne peuvent manger l'Europe chacun à soi tout seul. Stinnes, Lloyd George et Poincaré ont raté successivement leurs jeux terribles, qui décomposaient si vite l'économie capitaliste du continent. Une sorte de second wilsonisme, avec le mirage en moins, mais plus efficace, reçoit les *Te Deum* des social-démocrates, éternelles infirmières de la prospérité capitaliste. Et plus que jamais, les problèmes révolutionnaires nous orientent vers le sort de ce prolétariat d'Allemagne, réduit, comme a dit notre ami Berth, à l'état de « prolétariat des prolétariats ».

L bon public de France, du *Journal* et du *Petit Parisien*, a fait connaissance avec l'impérialisme américain, qui s'en vint casser comme verre un de ses vieux préjugés.

Il est entendu, en effet, depuis dix ans surtout, que l'histoire moderne est et ne peut être autre chose que la suite du vieux duel France-Allemagne. Les bons gens de France qui fournirent, durant les trois premières années, les plus forts contingents de combattants de l'Entente, et chez qui s'est jouée l'interminable bataille des nations, ont ingénument cru que les Alliés « venaient à leur secours » avec autant de désintéressement que les vieilles dames qui prennent fait et cause, dans la rue, pour les chevaux trop durement fouettés. Cela ne les a pas empêchés de juger qu'eux-mêmes avaient bien le droit, par la suite, d'être les seuls intéressés à la colonisation de l'Allemagne. Poincaré mena leur offensive. Herriot, pendant les premiers temps, à Londres, ébaucha très nettement leur défensive.

Mais comme le franc redégingolait, Herriot, ni personne, n'osa insister et le ministère s'est adroitement servi des vacances parlementaires comme de la carte blanche indispensable pour capituler en douce devant Morgañ.

CEPENDANT la négociation de Londres avait son corollaire à Paris : le Comité consultatif supérieur du Commerce et de l'Industrie, créé par le ministère radical, commençait ses travaux.

Le discours prononcé à cette occasion par M. Raynaldy, ministre du Commerce et de l'Industrie, et que la *Journée Industrielle* a publié *in extenso*, mériterait un examen documentaire détaillé. C'est un manifeste économique de réorganisation capitaliste.

Tant que le Comité des Forges a seul commandé notre politique, tout le statut commercial du pays fut laissé en suspens. La guerre avait si clairement donné le sentiment d'un immense renversement des forces capitalistes qu'en attendant la paix on dénonça tous nos traités de commerce. Depuis l'armistice, il n'avait pas été question d'établir le nouveau statut contractuel — et c'était là une belle preuve que la guerre impérialiste n'était pas arrivée encore à une conclusion. Aujourd'hui, quand s'achève la conférence de Londres, la France va négocier de nouveaux traités de commerce et fixer ses tarifs douaniers.

M. Raynaldy a passé en revue d'autres moyens d'essayer d'organiser la paix bourgeoise. Il a vitupéré contre les méthodes commerciales nées de la guerre et ce bénéfice exagéré prélevé à chaque étape des échanges, qui provoque nécessairement une crise de sous-consommation, donc l'épuisement des classes moyennes. Le ministre pense obtenir une réforme à cet égard en créant un office renseignant les commerçants quotidiennement sur le mouvement mondial des prix, ce qui leur enlèverait l'excuse de se « couvrir » des risques de brusque variation des prix. De là à l'abolition des bonnes petites habitudes de mercanti, il y a peut-être loin, Monsieur le Ministre.

L' INTRANSIGEANT va publier un « grand » roman de M. José Germain.

Ce roman s'intitule : « *A l'ombre des tombeaux* ».

M. José Germain président de l'Association des Ecrivains combattants, et préfacier de la fameuse anthologie. M. José Germain, qui s'y connaît sur l'exploitation et la vente des cadavres, on l'a bien vu pour celui de Dispan de Floran, — sait, décidément, choisir le titre de ses romans.

A l'ombre des tombeaux, c'est, en effet, tout son programme. Outre sa science, tout son talent.

Et c'est plus fructueux que « *Les jeunes Filles en pleurs* », bon pour un Proust tout au plus.

M. José Germain « fait » dans les tombeaux... tout comme les stercoires...

CHIL.



NOTRE ENQUÊTE AGRICOLE

Depuis le début de cette année, Clarté a demandé par lettres à plusieurs de ses correspondants s'ils envisageraient favorablement la préparation d'un travail collectif sur l'évolution actuelle de notre économie agricole. Il s'agit dans notre esprit, non certes d'une de ces vastes et vaines enquêtes qui font les délices des revues bourgeoises à court de copie, mais d'une suite (l'idéal serait : un ensemble) de monographies locales, et si possible régionales. Plus peut-être que tout autre, le problème agraire français nous semble réclamer, avant tout, ce genre de travail infiniment modeste et difficile. Si Clarté parvenait à rassembler quelques monographies entièrement honnêtes sur l'évolution économique actuelle de plusieurs régions, elle ne serait peut-être pas inutile aux camarades susceptibles de se spécialiser dans l'étude des questions paysannes.

Les réponses que nous avons déjà reçues, et la première étude que l'on va lire nous encouragent à proposer aujourd'hui ce travail à tous ceux de nos amis qui pensent pouvoir nous communiquer des renseignements de première main sur tel ou tel coin de France. Nous ne leur apportons pas un questionnaire complet, ce qui supposerait au fond la connaissance de tout ce que nous souhaitons apprendre. Nous leur suggérons simplement certaines questions :

Y a-t-il changement dans le mode de faire valoir des terres? Y a-t-il remplacement des cultures par des pâturages ou des pâtures par la friche? Y a-t-il remplacement de certaines cultures par d'autres, et pourquoi?

Quel est l'état de la population : dépeuplement, ou recolonisation par éléments immigrants? Y a-t-il concentration de la population dans les vallées? Quel est l'état des habitations, la proportion, dans les villages, des maisons non reconstruites? Y a-t-il remembrement des terres ou division croissante en parcelles, et pourquoi?

Y a-t-il changement dans la main-d'œuvre? dans les salaires? Quels sont, dans votre région, les types habi-

tuels d'exploitation agricole, et ces types sont-ils actuellement en train de se modifier?

Que nos amis ne s'effrayent pas de notre demande. S'il leur est impossible de préparer la courte monographie dont nous parlons, qu'ils nous rassemblent au moins des éléments d'information, permettant de corriger ou compléter d'autres travaux.

CLARTÉ.

ALPES-MARITIMES

Le département des Alpes-Maritimes est loin de constituer un ensemble uniforme. Tous les climats, toutes les altitudes — jusqu'à 2.000 mètres — et, partant, tous les modes de vie s'y rencontrent.

Nous ne pouvons donc pas parler des Alpes-Maritimes en général. Il est, au contraire, nécessaire d'étudier séparément quelques-unes des régions caractéristiques. Nous verrons d'abord les modifications qui surviennent dans ces régions, puis celles qui affectent tout le département.

Nous distinguerons quatre régions :

- La haute montagne alpine;
- La moyenne montagne;
- La côte campagnarde;
- Les campagnes autour des villes.

La haute montagne alpine.

C'est, au nord du département, une région de pâturages allant de 1.200 à 1.600 mètres — où se trouvent encore quelques cultures. Nous parlerons plus spécialement d'un village de cette région, afin de préciser les notions :

BEUIL (plateau alpestre de 1.300 à 1.800 mètres). — On y cultive encore le méteil, l'orge, la pomme de terre, les prairies.

Dépeuplement. — Le dépeuplement était déjà bien marqué avant la guerre. Ceux qui partaient devenaient instituteurs ou employés divers (gaz, gendarmerie). Ce dépeuplement s'est accentué à la fin de la guerre, en 1919. Les émigrants allaient dans la douane, la police, l'armée, le commerce, les chemins de fer. Quelques ouvriers agricoles étaient partis.

Mais la crise ne dura pas longtemps. Et aujourd'hui, la population n'est pas stationnaire, du moins le dépeuplement est-il très lent. (Ce sont surtout des jeunes filles qui vont se placer comme domestiques et reviennent rarement.)

Quelles sont les causes économiques de ce mouvement de la population ?

Il y a 50 ans, Beuil, comme d'ailleurs tous les villages de la montagne, cherchait surtout à se suffire. D'où, outre l'élevage, la culture du méteil, de l'orge, des pommes de terre. La récolte principale était le méteil, qui était supérieure à la consommation locale. La culture, la récolte surtout de cette céréale, nécessitait l'emploi d'équipes agricoles venues des villages de la moyenne montagne (où la moisson était alors finie). Il est à remarquer que ces ouvriers, mal nourris, fournissaient très peu de travail — à peine 100 gerbes par jour — alors qu'aujourd'hui le travailleur agricole indigène, qui vit mieux, abat couramment de 350 à 400 gerbes par jour.

Mais les temps ont changé. Beuil, qui était ainsi un village plutôt agricole, devient aujourd'hui une région de pâturages. Il en résulte la transformation des terres à céréales en prairies fournissant le fourrage pour l'hiver. (Pour l'été, les vaches vont paître dans la montagne.)

Les causes de cette transformation et de cette spécialisation nous paraissent être :

a) **Causes permanentes** : Les voies de communication, qui permettent l'arrivée régulière des produits alimentaires et l'exportation des produits du pays (lait).

L'organisation de la vente :

1° **Du lait** : Deux laiteries concurrentes, possédant toutes deux un pasteurisateur, ramassent le lait à un fort bon prix pour le transporter à Nice.

2° **Des vaches et des veaux**, dont le prix a acquis, du fait de la guerre, une plus-value importante.

b) **Causes temporaires** : Les citadins viennent en grand nombre passer l'été à la montagne (facilité et rapidité des transports). Ils y « laissent de l'argent » : location des maisons, vente du bois de chauffage, ménages, plus-value de certains produits (œufs, volaille); travail pour hommes : maçons, menuisiers, charretiers.

L'installation d'une petite usine électrique est une promesse d'un peu de confort et contribue certainement à stabiliser la population.

Conclusion. — Du moment que le travail n'est pas sensiblement plus pénible qu'à la ville, qu'il devient

de plus en plus fructueux, les tendances à fuir le village s'atténuent. D'où l'arrêt de la crise de dépeuplement. La stabilisation de la population pourrait bien être à peu près définitive :

a) Si les communications étaient mieux et plus régulièrement assurées.

b) Si l'ouvrier agricole, le propriétaire, trouvaient un avantage intellectuel et moral, qui compensât pour eux l'attrait des plaisirs de la ville.

(Pour l'instant on n'a su que doter le village d'un piano mécanique !)

La moyenne montagne.

C'était, autrefois, une zone de vie intense, parfois autant que certaines régions côtières.

La raison, de ce fait était que, en un temps où, faute de communications nombreuses, les villages cherchaient à se suffire, ceux de cette région avaient à peu près tout ce qui leur permettait de vivre : blé assez abondant, pommes de terre, fourrage et pâturages pour l'élevage, même encore des figuiers, des vignobles, des oliviers. Certains n'achetaient pas même leurs habits : ils avaient leurs cultures de chanvre, les femmes filaient et les tisserands tissaient une étoffe très grossière, mais vraiment inusable. Mais aussi la misère y était très grande par suite du surpeuplement. Nous allons voir justement quelles causes ont poussé au dépeuplement, quand et pourquoi ce dépeuplement devient parfois un fléau qui menace de mort des régions qui ne le méritent pas toujours.

Nous ferons rapidement la monographie de trois villages de cette région de moyenne montagne : **Rigaud**, où la dépopulation ne fait que commencer. — **Gars**, où elle semble s'être arrêtée ou ralentie considérablement ; — **Roquestéron** où cet arrêt ne s'est pas produit et où la dépopulation devient catastrophique.

RIGAUD. — 400 habitants. Cultures allant de 600 à 1.200 mètres d'altitude. A 8 kilomètres de la voie ferrée. Dernières vignes, derniers figuiers et mûriers.

Dépopulation : Elle est due, pour une assez faible part, à la dénatalité. Avant la guerre, malgré un appel vers les emplois de l'Etat, la dépopulation n'était pas très accentuée. Pendant la guerre, les paysans, qui avaient jusqu'alors mené des vies de bêtes se rendirent compte du mode de vie des autres hommes. Aussi, ceux qui ne pouvaient pas mieux vivre, dans leur village, s'en sont allés chercher le bien-être ailleurs. C'est donc la guerre qui a été, ici, le point de départ de l'intense dépopulation.

a) Des familles entières vont prendre des fermes dans la région côtière, moins ingrate, vers Grasse, par exemple.

b) Les artisans désertent : deux menuisiers sont allés à Marseille ; deux boulangers sont également partis.

c) Les gens aisés ou ayant un peu d'instruction cherchent un moyen emploi en ville. D'autres demandent des places de cantonniers, douaniers, cheminots au P.-L.-M. surtout.

d) Les jeunes filles, enfin, s'en vont comme domestiques à Nice, Cannes, Grasse. Elles dédaignent bien vite leur trou et leurs parents ou amis paysans. Elles ne reviennent plus.

Rapports entre le dépeuplement et les modifications dans le mode de culture :

1° Causes qui avaient préparé la dépopulation : La région est très pauvre. La culture du blé y est difficile et de peu de rapport ; les montagnes, elles-mêmes, y sont nues l'été. On a reboisé, et les propriétaires n'ont même pas pu garder leurs troupeaux de chèvres.

Et cependant Rigaud était autrefois très peuplé. Il était surpeuplé. Aussi les gens étaient-ils obligés de cultiver même les plus mauvaises terres, les plus éloignées du village, rocailleuses et escarpées, où il faut tout bêcher et où le fumier était porté à dos d'hommes. Malgré la culture de tout le terrain, les habitants ne pouvaient pas manger à leur faim. Ils vendaient le blé et mangeaient du pain noir, et très peu, afin de gagner quelque argent. Aggravation même de cette situation : le phylloxéra a détruit leurs vignes et nul n'a plus eu le courage de les replanter.

Le jour où les gens se sont rendus compte qu'on peut mieux vivre en travaillant, tout naturellement les uns sont partis, tandis que les autres n'ont plus travaillé que les propriétés faciles et bien situées. C'est ainsi que les fermes éloignées du village sont délaissées l'une après l'autre. Au lieu de les habiter toute l'année, on n'y va plus que l'été, au moment des gros travaux, puis on n'y va plus que quelques jours. La culture, la fumure s'en ressentent. Les fermes meurent. Les jeunes femmes, d'ailleurs, ne veulent plus les habiter. Aussi leurs propriétaires préfèrent-ils affermer d'abord, puis acheter à ceux qui partent les meilleures propriétés autour du village.

Cet afflux de la périphérie vers le centre, des mauvaises terres vers les bonnes, est général partout où la population est en baisse. C'est le besoin de bien-être, joint parfois à la nécessité d'envoyer les enfants à l'école, qui pousse à ce resserrement.

Conclusion. — La dépopulation apparaît ici comme un grand bien pour le village. Il est naturel que les terres qui ne peuvent pas faire vivre convenablement leur homme soient abandonnées. Il est même à souhaiter que le courant émigrateur ne s'arrête pas encore. Mais où doit-il s'arrêter ? Et le pourra-t-il ?

GARS. — Village de 140 habitants, d'une situation analogue, même altitude, même climat, même genre de vie. Peut-être un peu moins pauvre et ingrat dans l'ensemble. Serait-ce là la raison pour laquelle le processus de dépopulation semble ici en avance ? La baisse de la population a été énorme durant le siècle dernier. Gars, en effet, avait 4 ou 500 habitants, il y a cent ans.

Dépopulation. — La période de dépopulation avait pris fin bien avant la guerre. Étaient partis : em-

ployés, fonctionnaires, artisans, fermiers (allant dans la région de Grasse surtout) domestiques en grande quantité. Il faut croire qu'à la déclaration de guerre, le village pouvait à peu près nourrir ses habitants, car à la démobilisation, les combattants — après avoir comparé leur vie à celle de tant d'autres — ont préféré rester au village. Aucun d'eux n'est parti. Les familles reprennent.

Le processus d'évolution dans la culture des terres et, là aussi, terminé.

On allait, autrefois, semer du seigle jusqu'au sommet de la montagne et les familles vivaient très mal (ne mangeant pas de pain ni de pommes de terre à leur faim). On cultivait de tout ; on pouvait se passer du reste du monde — ou presque. Mais le défrichement des montagnes avait amené le déboisement complet : d'où de très fortes crues des rivières et impossibilité de travailler les champs fertiles du fond des vallées.

Aujourd'hui, la montagne est abandonnée depuis longtemps aux pins ou aux lavandes (qu'on coupe). Les fermes éloignées ne sont plus habitées que par des vieux — et ne le seront plus du tout quand ces vieux seront morts. On abandonne complètement les mauvaises terres et on cultive intensément les bonnes. Comme les communications sont relativement faciles, on tend vers la spécialisation : culture de haricots, lavande, élevage des moutons et des chèvres.

Conclusion : Le dépeuplement est arrivé, ici, à sa limite raisonnable. Les gens vivent bien, sont contents de leur sort. Le village peut nourrir ses 140 habitants. Resteront-ils tous, cependant ? Chacun, aujourd'hui, a soif de distractions, de plaisir. Et il n'y a même plus de curé ! partant, plus de dimanche ni de fêtes. C'est là qu'il serait intéressant de voir ce que peut une société pour améliorer la vie spirituelle du peuple dont on a amélioré la vie matérielle. Qui les intéressera à leur village et les fera dédaigner la vie fiévreuse mais attirante des villes ?

ROQUESTERON. — Voici justement une région où la dépopulation a continué au-dessous du nombre d'habitants pouvant vivre sur ses terres. A une plus faible altitude que les villages ci-dessus ; cultures étagées de 350 à 600 mètres. Les terres sont bonnes, mais difficiles à travailler à cause de leur étagement. Le climat est bon.

Roquestéron a dû cependant sa prospérité première plutôt à sa situation favorable, faisant de lui un canton et un lieu de foires très fréquentées. Beaucoup de commerçants et d'artisans.

Causes du dépeuplement. — A part la dénatalité considérable, il faut noter :

1° Le phylloxéra qui a détruit les vignobles au moment où les vignobles languedociens étaient déjà reconstitués. Le vin étant bon marché, on n'a plus re-

planté et le vin du pays — apprécié — a disparu. (On a cependant replanté depuis la guerre.)

2° Le reboisement, qui a empêché l'élevage des chèvres.

3° Le prix relativement bas des olives (avant la guerre) et l'improductivité des oliviers, mal fumés faute de bestiaux donnant l'engrais.

4° La modification de la circulation régionale. Certains villages tributaires, autrefois, de Roquestéron, ont été attirés par d'autres centres (Puget-Théniers, par exemple). Aussi les foires ont-elles perdu considérablement de leur importance

A ces causes d'appauvrissement du pays, il faut joindre les conditions particulièrement pénibles du travail: nécessité de piocher au lieu de labourer; de porter fumier et récoltes sur le dos. De plus, Roquestéron, étant chef-lieu de canton, a toujours eu quelques fonctionnaires dont la vie moins pénible était une leçon de choses pour les paysans. Aussi les *commerçants* et les *artisans* ont-ils refusé de faire de leurs enfants des campagnards, et en ont fait soit des fonctionnaires (instituteurs, douaniers, gendarmes), soit des artisans (menuisiers, tailleurs, cordonniers), qui sont allés gagner leur vie dans les ateliers de la ville; soit encore des commis de magasins en ville, etc... Beaucoup de fils de paysans ont imité cet exemple et, se rabattant sur de plus modestes emplois, sont partis comme manœuvres à l'arsenal de Toulon. Notons, enfin, que les fonctionnaires de passage (gendarmes en particulier) ont souvent épousé des filles à petite dot et sont partis après leur mariage. Il est à remarquer que les jeunes gens partis du village sont souvent revenus y prendre femme, mais ne s'y sont point fixés: en 1920, sur 8 ménages fondés, 2 seulement se sont fixés dans le pays.

Résultats du dépeuplement. — Le processus est ici nettement achevé. Toutes les exploitations éloignées sont complètement abandonnées, sauf un hameau qui se trouve sur la route départementale. Des fermes, vers le Cheiron, qui donnaient 100 quintaux de blé, n'ont plus trouvé de fermier. Les quartiers éloignés n'ont plus été labourés ni ensemencés; les bois de pins les envahissent rapidement.

L'abandon de ces campagnes, même fertiles, marque peut-être, comme pour Rigaud, la recherche générale du bien-être. Mais à l'heure actuelle, de belles campagnes, à proximité du village, sont peu ou mal exploitées faute de bras. Il est impossible de trouver des journées au moment de la cueillette des olives. On taille peu les oliviers, on les cultive mal, on ne les laboure pas. On se contente de cueillir comme l'on peut ce qu'ils produisent presque naturellement. Le pays n'est presque plus peuplé que de vieux paysans ou de petits fonctionnaires retraités qui y retournent pour jardiner tranquillement — et de commerçants, boutiquiers ou artisans

Conclusion. — C'est un pays sans vie. L'exode, justifié au début, — comme il l'est pour Rigaud, —

n'a pas pu s'arrêter à temps, comme à Gars. Il a dépassé son but et il marque, pour le village, une décadence profonde. Des éléments jeunes et actifs auraient pu, en adaptant leur production et en rajeunissant le commerce, tirer parti de certaines ressources du pays (fruits, légumes). Ils ont été aspirés par le courant des départs antérieurs.

La côte campagnarde.

C'est le versant sud des Alpes, face à la mer. Les cultures s'étendent jusqu'à 500 ou 600 mètres d'altitude. Région au climat doux, très productive. C'est le vieux pays des oliviers, des vignes de coteaux, des orangers. La vie y est beaucoup plus facile que dans les régions que nous venons d'examiner.

Dépopulation. — Et pourtant, la dépopulation est certaine. Les vieux paysans indigènes se font de plus en plus rares. Il y a même une chose étonnante: c'est que, malgré la facilité de la vie, l'exode est peut-être encore plus important que dans les rudes régions étudiées. Si l'on remarque moins cette dépopulation, c'est qu'il y a ici:

a) D'abord afflux des paysans des régions de moyenne montagne qui viennent s'y fixer, comme fermiers, pour acheter ensuite leurs propriétés.

b) Une invasion véritable de familles italiennes qui, comme les paysans de moyenne montagne, sont rudes à la tâche et se contentent de peu. Ces familles se fixent au village et s'y allient même.

Quelles sont les causes d'un tel exode des vieux indigènes?

a) Il n'y a pourtant pas d'usines nouvelles, ou si peu. Grasse, même, le seul centre industriel, ne s'étend pas et n'occupe guère que des Grassois. En tout cas, Grasse n'est nullement un centre d'attraction pour les régions environnantes.

b) Les quelques industries des autres villes non plus n'attirent pas. On y occupe surtout des éléments étrangers: Italiens ou Espagnols.

c) Ce qui attire, par contre, dans les villes (Nice, Cannes) ce sont: les *banques*, qui y pullulent, les hôtels, les commerces divers, les emplois dans les trams, etc., etc.

d) Et puis, les conditions de production se sont profondément modifiées. Tandis que les plus pauvres, ceux qui ont encore besoin de gagner un peu d'argent à la sueur de leur front, travaillent et font produire, les rejetons des anciennes familles, qui ont hérité de jolies propriétés et de quelques sous, *font travailler leur bien* et se livrent, la plupart du temps, pour leur compte, à quelque travail moins pénible et plus lucratif. Les commissionnaires de fleurs se multiplient ainsi que les représentants des maisons de vente. On peut dire qu'en ce moment, parmi les originaires de la région, rares sont ceux qui travaillent encore la terre.

La culture et les mouvements de population. — Il y avait, autrefois, des cultures d'un bon mais honnête rapport. Ce sont, pour Bar-sur-Loup, les oliviers et les

orangers centenaires, qui, avant la guerre, bien travaillés, faisaient vivre leurs hommes. Il y avait des vignes renommées que le phylloxéra a détruites et qu'on n'a pas reconstituées parce que les fleurs ont commencé à prendre de la plus-value. Voici la situation actuelle:

D'abord — et comme dans les villages vus plus haut — les terres éloignées ou ingrates sont abandonnées. Les fermes ou hameaux se dépeuplent — moins vite cependant — et ont même, en ce moment, une tendance à se repeupler (goût des étrangers pour « la campagne »). Mais l'économie est toute bouleversée dans cette région. Les oliviers demandent trop de travail et sont trop avares de leurs olives. Ils font bien vivre, mais, en général, ils n'enrichissent pas. Cependant, depuis 1919, le prix des fleurs de parfumerie monte étrangement. En 1920, la fleur d'oranger s'est vendue 10 francs le kilo. Les *petits propriétaires* en ont ramassé pour 10.000 francs en deux mois. On a soigné les orangers et on a laissé l'herbe pousser ailleurs. Les jasmins ont encore monté davantage, jusqu'à 30 francs le kilo. De *petits propriétaires* en ont ramassé pour 30.000 francs. Des *métayers* ont eu, pour leur part, de quoi acheter le domaine. Aussi chacun, en ce moment, plante des jasmins. On les plante là où il y avait des légumes. Et on se demande, dans la région, si on ne va pas manquer totalement de légumes — et si, d'autre part, on ne va pas manquer de mains pour cueillir le jasmin.

Et il en est de même pour les rosiers et d'autres fleurs du côté de Vence.

Il y aurait toute une étude à faire sur le détraquement, sur la soif de s'enrichir qu'amènent dans les campagnes ces cours si anormalement élevés. Aussi

les transactions y sont-elles innombrables. Chacun tend à devenir propriétaire — et non pas propriétaire exploitant, mais propriétaire exploitant le travail des autres. Mais ces autres commencent à manquer. Il n'y a guère plus que des Italiens pour le travail de journées. On se demande où peut conduire tout cela. C'est, à mon avis, un aspect singulier du désordre capitaliste.

— LES CAMPAGNES PRÈS DES VILLES. — Nous avons vu les environs de Grace, Vence, Cannes abandonner presque complètement la culture des légumes pour ne se livrer qu'à celle des fleurs qui « enrichit ». Les campagnes avoisinant Nice — vers la basse vallée du Var — n'ont pas encore perdu leur caractère. Ce sont toujours des jardins: fruits et légumes.

Conclusion générale. — Il s'établit donc, dans le département des Alpes-Maritimes, un triple courant:

— Les habitants des régions de moyenne montagne fuient, parfois à l'excès, leurs villages;

— Les habitants de la côte provençale laissent la bêche ou le sécateur pour le travail de commissionnaire ou d'employeur — ou bien ils s'en vont à la ville.

— Ils sont remplacés dans ces régions de gros rapport par les paysans de moyenne montagne, et surtout, depuis quelques années, par un afflux considérable de familles italiennes (surtout depuis l'instauration du fascisme).

Besoin de bien-être et détraquement de l'économie sont ici les effets de l'évolution capitaliste.

C. FREINET et B. GIAUFFRET.



ÉTATS-UNIS ET JAPON

Le conflit du Pacifique est inévitable : conflit entre les Etats-Unis et le Japon, entre l'impérialisme américain et l'impérialisme japonais.

Il pouvait se déclencher à deux occasions : par la concurrence des armements navals ou par l'immigration jaune en Amérique. La course aux armements a été arrêtée par la conférence de Washington, qui a limité les flottes de guerre des grandes puissances, ou tout au moins leurs vaisseaux de haut bord, « capital ships ». A la suite de ces accords, les nationalistes d'Amérique et du Japon (comme ceux d'Angleterre et de France) ont bien crié que leurs pays respectifs avaient été trahis et sacrifiés, et qu'il fallait au plus tôt déchirer ou du moins tourner le pacte honteux. Mais un traité solennel en impose, au moins pendant quelques années, et, de ce côté le conflit était provisoirement endormi.

Il vient de se réveiller à propos de l'immigration.

Les Etats-Unis sont entièrement peuplés d'immigrants, venus de tous les coins du monde. Les plus anciens sont en Amérique depuis quatre siècles, la plupart depuis deux ou trois générations. Cela suffit à expliquer leur férocité à l'égard des nouveaux venus, et leur prétention puérile à sauvegarder ce qu'ils appellent leur homogénéité et leur caractère national. De la même façon, lorsqu'un roturier usurpe un titre de noblesse, ceux qui crient le plus fort ne sont pas les vrais nobles, mais les bourgeois qui ont acheté au pape, dix ans auparavant, une couronne de comte. Les Américains pur sang, c'est-à-dire les ci-devant Anglais, Irlandais, Hollandais, Allemands, Juifs, Russes ou Italiens établis depuis cinquante ans, ferment la porte de leur pays à leurs anciens compatriotes. Ils sont d'autant plus mal fondés à le faire que les Etats-Unis sont très insuffisamment peuplés et cultivés.

Les débuts du mouvement anti-japonais

Cette xénophobie, déjà forte à l'égard des blancs, perd toute mesure à l'égard des noirs et des jaunes. Un Américain quelconque, qui à tous autres égards se comporte de façon normale, se met à délirer à la vue d'un nègre : c'est un phénomène analogue, en bien plus aigu, à l'antisémitisme des Français d'Algérie.

Les Américains ont un sentiment du même ordre vis-à-vis des Jaunes, qui pourtant n'ont jamais été leurs esclaves. Depuis 1882, le Congrès des Etats-Unis a empêché l'entrée des Chinois qui, jusqu'alors, avaient été les principaux travailleurs agricoles. Mais, à la demande même des planteurs américains, on fit entrer à leur place des ouvriers japonais, qui pen-

dant trente ans firent prospérer les plantations californiennes. A ce moment, les Américains prirent peur, non point tant du nombre des immigrants que de leur qualité; ils voyaient des commerces importants, comme l'exportation des fruits, passer entre les mains des Jaunes. Ils voulaient bien des Japonais comme serviteurs, mais non comme concurrents.

Ils prirent des mesures, d'une part, pour arrêter l'immigration, d'autre part contre les Japonais déjà installés. Sur le premier point, un acte diplomatique signé avec le Japon en 1908, le *Gentlemen's Agreement*, « accord entre gens d'honneur », chargeait le Gouvernement japonais lui-même de surveiller l'exode de ses nationaux et de limiter très strictement leur départ pour l'Amérique. Pacte international, collaboration de deux pays qui ont confiance l'un en l'autre : c'était trop beau pour durer. Cela dura pourtant jusqu'en 1924, à la satisfaction des deux parties.

D'autre part, une série de mesures législatives restreignait peu à peu les droits des Japonais résidant aux Etats-Unis. En 1913, on leur interdit de posséder le sol. En 1920, on leur retira le droit de louer la terre. En 1923, on leur retira le droit de se faire naturaliser Américains. La même année, on leur retira enfin, le droit de gérer les plantations possédées par les Américains, en recevant un pourcentage de la récolte fixé dans le contrat. Ces diverses mesures, édictées d'abord dans les états de Californie et de Washington, ont été l'an dernier confirmées et étendues à toute l'Amérique par des jugements de la Cour Suprême.

Ainsi le Japonais ne peut être ni propriétaire, ni locataire, ni fermier : il ne peut être que salarié. Du jour où il entre en Amérique, c'est pour être exploité par les seuls citoyens américains : « Travaille à notre profit, ou va-t-en. » Tel est le langage dénué d'artifices que les capitalistes américains tenaient aux ouvriers nippons.

Le bill Johnson

Les choses en étaient là, lorsqu'au début de 1924, un membre de la Chambre américaine, nommé Johnson, déposa une proposition de loi qui restreignait considérablement l'immigration aux Etats-Unis. Sa proposition répondait à un mouvement d'opinion, celui même qui, depuis 1918, replie l'Amérique sur elle-même, non dans un splendide isolement, mais dans une vaniteuse et absurde contemplation d'elle-même.

Le bill Johnson diminue tous les contingents d'immigrants européens autorisés à entrer chaque année aux Etats-Unis. Le total passe de 350.000 à 162.000. Pour chaque nation, le contingent annuel est fixé à 2 0/0 du nombre de ses nationaux qui habitaient aux Etats-Unis

lors du recensement de 1890. Pourquoi 1890, puisque le dernier recensement date de 1920 et que les proportions d'étrangers sont aujourd'hui très différentes de ce qu'elles étaient il y a 34 ans ? C'est justement pour écarter les nouveaux immigrants, c'est-à-dire les Slaves et les Latins, en favorisant les anciens immigrants, Anglo-Saxons et Allemands. Les derniers sont considérés comme plus « assimilables » que les autres; ils se font, dans une plus large proportion, naturaliser Américains.

La loi nouvelle diminue donc assez peu le contingent des Anglais (62.658, y compris 28.567 Irlandais classés à part, au lieu de 77.342) et des Allemands (51.427 au lieu de 67.607). Au contraire elle ferme presque entièrement la porte aux Européens du Sud et de l'Est (2.192 Russes au lieu de 24.405, 247 Grecs au lieu de 3.063, 4.112 Italiens au lieu de 42.057).

Aux Japonais enfin, elle ferme la porte entièrement et définitivement. Une disposition spéciale exclut, en effet, tout immigrant qui ne peut pas être naturalisé Américain, c'est-à-dire tout Japonais.

Le bill Johnson, malgré une opposition très platonique du secrétaire d'Etat Hughes, a été voté le 15 mai à d'énormes majorités : 69 voix contre 9 au Sénat, 308 voix contre 58 à la Chambre. Il a été ratifié le 26 mai par le président Coolidge. Il est appliqué depuis le 1^{er} juillet.

L'explosion d'indignation qui a éclaté au Japon est légitime. Elle est dangereuse, comme toute exaspération du sentiment national. Mais elle est légitime.

Le Japon proteste contre deux choses : 1) L'immigration japonaise aux Etats-Unis était réglée par le « *Gentlemen's Agreement* », pacte international. Ce pacte, qui liait les deux parties, est brutalement déchiré, sans avertissements, sans négociations. Pourtant le Japon ne refusait pas de le réviser et de réduire le contingent de ses nationaux. Cet argument a été développé en termes mesurés dans la note japonaise aux Etats-Unis. On a peine à imaginer la réponse des Américains : la question de l'immigration, disent-ils, est une question de souveraineté nationale; une négociation diplomatique telle que celle du « *Gentlemen's Agreement* » représente — ce sont les propres expressions de M. Johnson — « un abandon de nos droits sur une question purement intérieure »; c'est, comme dit la *Chicago Tribune*, « abroger la souveraineté et les droits de l'Amérique, en présence d'une menace étrangère. » Une fois de plus, l'idolâtrie de l'« honneur national » vient empêcher toute entente, même par la voie diplomatique.

2) Les Japonais n'acceptent pas qu'on les traite comme une race inférieure. L'idée d'un péril jaune est absurde : il y a tout au plus 120.000 Japonais aux Etats-Unis, sur une population de plus de cent millions d'habitants (112.826.000 en 1923). Bien mieux, depuis l'application du « *Gentlemen's Agreement* », en 1908, il n'est jamais entré en Amérique plus de 578 Japonais par an (sur un total de 350.000 immigrants, parmi lesquels près de 80.000 Anglais et de

70.000 Allemands). Bien mieux encore, le Gouvernement japonais acceptait qu'on attribuât à ses nationaux de nouveaux contingents calculés sur les mêmes bases que ceux des nations européennes. Dans ces conditions, il ne serait plus entré en Amérique que 246 Japonais par an, sur environ 162.000 immigrants. Certains journaux américains sont assez raisonnables pour reconnaître qu'une solution de ce genre n'offrirait aucun danger pour l'Amérique : « L'addition de 246 Japonais, chaque année, à une population de 100 millions d'âmes n'est pas chose assez grave pour nous excuser d'offenser l'orgueil national de la seule grande puissance asiatique », écrivait le *World*, le 15 février dernier.

Pourquoi donc le Gouvernement américain n'a-t-il maintenu l'exclusion complète des Japonais ? La raison officielle est que le Japonais n'est pas « assimilable ». A quoi les Japonais ont beau jeu à répondre : « L'immigrant japonais est chez vous un paria; vous lui avez enlevé le droit de posséder, de louer, d'affermier la terre, et le droit de se faire naturaliser. Après quoi vous vous étonnez de le trouver « inassimilable ». Commencez par lui donner, comme aux autres, les moyens de s'assimiler. On verra après. » Ou, en termes plus diplomatiques : « On a affirmé, à diverses reprises, pour justifier ces mesures de discrimination aux Etats-Unis, que les individus de race japonaise ne sont assimilables ni à la vie, ni aux idéaux américains. On observera cependant... que le progrès dans l'assimilation peut seulement se développer dans l'atmosphère sympathique d'un traitement juste et équitable. Son développement ne peut qu'être entravé sous la pression de différences de traitement, comme celles auxquelles les résidents japonais ont été soumis en droit et en fait dans certains Etats de l'Union américaine, depuis près de vingt ans. Il ne semble pas très juste de se plaindre de l'inaptitude qu'ont certains éléments étrangers à se fondre dans une communauté sociale, alors que ce même milieu décide de les tenir écartés du reste de ses membres. » (Note de protestation du Gouvernement japonais, du 31 mai dernier.)

Les causes de l'Exclusion

Les vraies raisons sont autres. L'une est économique : la crainte de la concurrence. Le commerçant japonais est habile; en Californie il a une grosse puissance. La main-d'œuvre japonaise est à bon marché : elle risque d'avilir les salaires. Les propriétaires et industriels américains essaient d'abaisser le niveau de vie de leurs ouvriers par la concurrence jaune, comme les Français font par la concurrence de la main-d'œuvre italienne, polonaise, russe ou kabyle. C'est l'une des causes (l'autre étant le nationalisme le plus forcené) qui expliquent que l'« *American Federation of Labor* » du vieux Samuel Gompers prenne si fort à cœur l'exclusion des Japonais.

Mais ces raisons économiques sont relativement secondaires. Il serait absurde de prétendre que l'immi-

gration japonaise représente un grave danger économique ni pour les capitalistes, ni même pour les prolétaires américains. La vraie cause de l'exclusion japonaise, c'est, comme le dit la *New-York Tribune*, « un puissant sentiment national hostile au mélange des races », en d'autres termes, une crise de nationalisme.

Le célèbre journaliste Hearst écrivait le 15 avril dans le *New-York American* : « Je suis absolument favorable à l'exclusion des Japonais, à ce qu'on empêche ces Orientaux de venir en foule dans le pays et de l'inonder... Nous ne voulons chez nous ni de la concurrence démoralisante du travail oriental, avec son chétif statut et son piètre niveau de vie, ni de la contamination de la morale orientale. Cela n'est pas du « préjugé de race ». C'est de la préservation de la race. »

Le Japonais est fier de sa civilisation, plus ancienne non seulement que la civilisation américaine, mais que la civilisation européenne. Il est fier de sa morale, plus ancienne et plus pure, sous la forme bouddhiste comme sous la forme confucianiste, que les morales des blancs. Il est fier d'avoir rattrapé, en peu d'années, le seul retard qu'il avait sur nous, pour les sciences, le machinisme, les affaires. Le Japonais est chatouilleux sur l'honneur national et sur l'honneur de la race jaune. On comprend quelle indignation la loi injuste et absurde votée aux Etats-Unis a pu provoquer au Japon.

Elle a créé aussitôt un état d'esprit de guerre : celui même que la plupart des peuples européens ont connu en 1914, cet état mystique où la cause nationale apparaît comme sainte, identique à la Civilisation, à la Liberté, à l'Humanité, à toutes les Vertus et à tous les Devoirs.

Mais, comme en 1914 aussi, de l'autre côté de la barricade, la cause américaine apparaît à ses nationaux comme celle du Droit et de l'Humanité. Et, toujours comme en 1914, certains militants ouvriers sont les premiers à se laisser griser par ces sornettes. L'*American Federationist*, organe de l'« American Federation of Labor », écrivait en février : « L'Amérique a établi un certain niveau de vie, certaines institutions et certaines garanties de liberté. L'Amérique a établi par-dessus tout un certain degré de progrès et elle travaille à dégager une philosophie définie de son industrie et des rapports des êtres humains et de l'industrie. Ces choses sont aussi précieuses pour le monde que pour l'Amérique... Une stricte exclusion est une nécessité nationale pour l'Amérique, si elle veut maintenir et défendre les institutions et le mode de vie qui en font le foyer universellement accepté de la Liberté et du Progrès humain. »

Les excitations chauvines

Quand la presse de deux nations en conflit profère sérieusement de telles sottises, tout est possible.

La guerre éclatera-t-elle cette fois-ci ? Probablement non. Mais la tension entre les deux pays ne peut qu'augmenter. Déjà on réclame de part et d'autre la dénonciation du pacte naval de Washington. La presse

de Hearst proteste contre ce « traité de désarmement par lequel l'Amérique a pour jamais renoncé à sa supériorité navale et à son pouvoir de défendre ses possessions et ses droits en Extrême-Orient ». Inversement, le *Hôchi* accuse les Américains d'avoir « amené les Japonais à réduire leurs armements navals, sans les imiter. » Et les deux pays annoncent de formidables manœuvres navales. Ainsi cette pâle ébauche de désarmement qu'avait tracée la Conférence de Washington est à la merci du moindre délire nationaliste.

Mais à mesure que se relâchent les liens noués entre le Japon et l'Amérique, le Japon cherche à s'appuyer sur d'autres amitiés. Et la conséquence la plus imprévue de la crise du Pacifique est de tourner vers la Russie soviétique l'attention du gouvernement japonais. Des négociations officielles se sont récemment ouvertes à Pékin entre le Japon et les Soviets : « Nous sommes résolus, disait à la fin de juin le baron Shidehara, ministre japonais des Affaires Etrangères, à faire tous les efforts possibles en vue d'arriver à un règlement satisfaisant. » C'est en partie à la loi américaine sur l'immigration que le gouvernement des Soviets devra bientôt sa reconnaissance officielle par le Japon.

RENÉ MAUBLANC.

N. D. L. R. — Clarté tient à ajouter au savant exposé qu'on vient de lire, quelques commentaires sur l'origine de cette crise de chauvinisme américain. Les raisons économiques ne sont pas « relativement secondaires », quant à l'origine du bill Johnson. La quasi-unanimité des diverses couches sociales en faveur de l'exclusivisme prouve seulement que presque toutes les classes ont également intérêt (bien que pour des raisons très diverses) à l'exclusion des Japonais. Sans vouloir dogmatiser, il est néanmoins probable que l'aggravation progressive de cette législation a suivi les progrès mêmes des immigrants jaunes, menaçant des éléments sociaux de plus en plus divers, à mesure que s'affirmaient leurs succès de colons. Dans tout pays neuf (et ce fut le cas aussi en Australie et au Canada), ce sont les petits propriétaires et les ouvriers qui furent les premiers tenants du préjugé de couleur ; tandis que les patrons favorisaient tout d'abord une immigration qui inondait le marché du travail, avilissait les salaires, et rompait l'homogénéité des syndicats et partis travaillistes. Cependant, ils prenaient leurs dispositions pour que les nouveaux venus demeurassent prolétaires et bêtes de somme. Mais les Japonais déployèrent en Californie une ingéniosité étonnante à tourner les interdictions qu'on opposait à leur réussite : ils devinrent effectivement des concurrents capitalistes. Alors, ils réunissent désormais contre eux-mêmes l'unanimité des intérêts d'essence bourgeoise (y compris les intérêts social-démocratiques).

Clarté espère pouvoir présenter prochainement de nouvelles monographies sur d'autres exemples de ce « problème de couleur ». Peut-être du présent article et des suivants sera-t-il alors permis de dégager des conclusions générales sur la nature bourgeoise du préjugé de « couleur ». En tout cas, les révolutionnaires doivent dénoncer en lui l'un des procédés les plus dangereux par lesquels certaines bourgeoisies trouvent moyen de faire dévier pour des dizaines d'années des mouvements ouvriers hors de la voie historique révolutionnaire.

NOTRE COURRIER

Nos lecteurs continuent à nous prouver par de nombreuses lettres l'intérêt qu'ils attachent à notre tâche commune. Comme nous le leur avons déjà souvent dit ces lettres nous sont indispensables : nous trouvons non seulement en elles l'unique récompense qu'attend notre quotidien travail, mais le guide le plus précieux pour l'orientation de la revue. Nous le répétons toujours : toute critique, si violente soit-elle, pourvu qu'elle émane d'un véritable révolutionnaire, est pour nous une collaboration. En même temps ces lettres de nos amis nous envoient des échos de tous les coins du pays, nous font toucher du doigt les problèmes que certains risqueraient de concevoir sous une forme trop abstraite. Comme le veut la véritable auto-critique révolutionnaire, nous ne citerons point celles qui nous apportent le si précieux réconfort de l'approbation et de l'encouragement, mais celles qui nous incitent à ne pas nous satisfaire de nos réalisations présentes.

Combien d'amis viennent confirmer le sentiment constant que nous avons de l'extrême difficulté de notre tâche !

Un camarade de Longwy-Haut écrit à Barbusse :

« Tu sais qu'ici je suis en plein centre métallurgique, mais depuis quinze ans que je suis ici, j'ai trouvé rarement des camarades ouvriers qui voulaient sérieusement se mettre à se cultiver cérébralement. A plusieurs nous avons réussi à faire des abonnements à la *Vie Ouvrière*, à l'*Humanité*, et encore ces journaux ne sont pas toujours compris par tous ceux qui les lisent, mais mes tentatives pour *Clarté* ont toujours échoué. Il y a ici un immense travail de propagande et d'éducation à faire, mais jusqu'à présent on n'a pas fait grand'chose, tant de la C. G. T. de la rue Lafayette que de la C. G. T. U. et du P. C., et cependant pourra-t-on compter sur un résultat dans un mouvement qui n'entraînera pas avec lui la forteresse de la grosse métallurgie, je ne le pense pas... »

« Signé : MOUGEOT Auguste. »

Un marin-pêcheur, Hippolyte Païtry, écrit de Lan-cioux :

« Ici on est trop nul intellectuellement, et trop pourri, empoisonné par le journal conservateur et réactionnaire... et le proprio (petit et gros) qui se démène, et le prêtre. Et on a ancré l'idée à tous que le collectivisme c'est le fait de « paresseux », de « faibles », pour dépouiller ceux qui ont eu « tant de mal à gagner leur petit avoir ». Ça prend partout chez nous... »

« Ah ! la masse ici ! Arrivisme, égoïsme croissant toujours, fleurissant à faire vomir. La vanité du « bien » ; car le « bien » crée une échelle sociale sans fin. Et c'est là l'idéal : monter les échelons. Malheur ! que j'ai été malheureux chez ce monde ! où je suis

insulté. On m'y considère comme une « crapule ». On m'a fait considérer ainsi... »

« Je hais alors tout arrivisme. Le réformisme arrive à la jaunisse, aux jaunes satisfaits et fait des arrogants, de petits proprios insupportables... »

« Le communisme chez nous (France) sera difficile peut-être, car race de Caïn et d'Abel (beaucoup de Caïns)... Vers la Russie peut-être un exode, surtout s'il fallait sauver l'effort là-bas ! »

Beaucoup de lettres sont marquées de ce même signe d'atroce isolement. Certaines jusqu'au désespoir. Ch. Main nous écrit de La Ciotat :

« Je suis en ce moment en pleine crise morale et monétaire. Je vous félicite de votre beau courage, mais je ne sais vraiment où vous en trouvez pour maintenir toujours votre enthousiasme. A bientôt je l'espère. Laissez-moi. Je ne veux plus rien lire de six mois au moins. Cordialement. »

Oui, nous le sentons nous-mêmes assez à Paris, nous sommes des isolés, une poignée d'entêtés travaillant « contre le courant » démocratique. Le travail théorique et critique impitoyable nous durcit chaque jour. Mais cela ne vaut-il pas mieux que les mols espoirs et les faciles et vastes pensées qui furent il y a quelques années le fait d'une *Clarté* trop confuse et partant optimiste ? Ceux qui nous sont restés sont des révoltés, qui s'y connaissent en fait de besogne obscure et durement volontaire. En ce temps, un révolutionnaire ne demeure tel qu'à la force des poignets. Avec vous tous, camarades, *Clarté* vivra.

G. M.

PAUL LOUVAT

Il y a un an, Clarté perdait l'un de ses meilleurs collaborateurs : Paul Louvat (Lucien-Paul) s'éteignait aux environs d'Annecy, terrassé par la fatigue et la maladie.

Louvat était un travailleur capable d'accepter sans vantardise des besognes lourdes. C'est ainsi qu'il avait très simplement commencé de constituer à Clarté cette rubrique économique à laquelle aucun d'entre nous, depuis, n'a pu se consacrer. Avec lui un pan de notre pénible échafaudage est tombé : quel plus grand regret, pour des révolutionnaires, que le regret constant dans le travail ? Ce n'est donc pas la simple occasion d'un anniversaire qui nous fait évoquer ce visage jeune mais déjà si durement marqué par l'étude et la maladie, ces yeux d'une flamme admirable, ces lèvres d'où venait, sobrement, la réponse honnête et confiante : « C'est difficile... Il faut beaucoup travailler... Je le ferai... »

Dans notre prochain numéro nous publierons une étude posthume que Lucien-Paul avait entreprise pour Clarté. Ainsi notre camarade disparu travaillera une fois encore avec nous. C'est pour nous la meilleure façon de saluer ce bon ouvrier de la révolution.

N. D. L. R.

LES REVUES

La Revue de Paris Les revues libérales d'outre- (1^{er} août) Atlantique plaisaient parfois la rhétorique grotesque des discours du président Calvin Coolidge. Un échantillon nous en est donné dans ce numéro de la *Revue de Paris*, sous les espèces d'un discours sur les études classiques en Amérique. Tout ce que nos pompiers de l'*Echo de Paris* ont pu débiter de sentences prudhommesques sur ce noble sujet des études classiques est largement distancé par cet éloquent morceau Les chefs d'Etats démocratiques sont tous les mêmes...

Le D^r A.-F. Legendre, qui cherche depuis vingt ans à se faire une situation de globe-trotter courtier en impérialisme, résume avec infatuation les conclusions d'une nouvelle tournée en Extrême-Orient. Il n'aborde rien moins que le problème chinois. Et pour lui c'est exclusivement la question de savoir comment on pourra enfin se mettre tranquillement à coloniser la Chine. La Chine est le seul morceau du globe qui se soit révélé trop gros pour le colonialisme moderne. Depuis plus d'un demi-siècle les impérialismes les uns après les autres n'ont pu que grignoter les bords du gâteau. Cela a fini par un point mort : les gouvernements occidentaux montrent, dit le D^r Legendre, la plus « honteuse faiblesse » envers la république chinoise ; or il faut en finir, car un des impérialismes (le Japon) est fort enclin à s'entendre avec cette *satannique* Russie bolchevik, laquelle n'est pas si mal que ça avec Pékin — l'affaire du chemin de fer de l'Est chinois l'a bien montré (V. un récent *Bulletin Communiste*). Aussi le D^r Legendre, qui a l'air d'avoir été là-bas pour se renseigner justement sur le sort de ce chemin de fer, revient-il fou furieux. Il faut la manière forte ! Et vite ! Il faut absolument regagner le Japon à la sainte cause de l'impérialisme *occidental*. Et pour cela, il n'y a qu'à faire de lui le *gendarme* de la Chine. Suit un couplet classique sur l'infantilisme mêlé de sénilité de ce misérable empire du Milieu, bon tout juste à recevoir la loi de nos mitrailleuses.

Mais il y a un empêchement : l'Amérique. Elle s'est mise à jouer le jeu de la colonisation « libérale » qui lui a déjà sérieusement réussi. Elle a traité la Chine en pupille chérie, en tendre nourrisson démocratique. Les Y. M. C. A. ont fait beaucoup à cet égard. Mais la *diabolique* influence bolchevik a bouleversé l'Orient depuis la guerre. Le D^r Legendre objurgue l'Amérique d'écouter les « sages » conseils de violence que lui ont déjà donné l'Angleterre et la France. Il affirme qu'aucun impérialisme n'est désormais capable de sauver la colonisation capitaliste de la Chine : il faut l'alliance de tous. Et, comme par hasard, le D^r Legendre prévoit aussitôt l'entrée en jeu de la Société des Nations !

Allons, la terreur des agents de l'impérialisme devant les destins de l'Asie, peut redonner confiance aux révolutionnaires d'Occident. C'est en Asie que Lénine, dans ses derniers articles, discernait les réserves décisives de la guerre révolutionnaire.

Dans le même numéro, M. Halpérine-Kaminsky retrace l'histoire peu connue du premier soulèvement révolutionnaire de Russie : le 14 décembre 1825. A la faveur d'une de ces successions contestées qui étaient comme une tradition de l'autocratie tsariste, les conjurés espèrent obtenir pour leur pays une constitution. Le jour du couronnement du tsar Nicolas I^{er} ils parvinrent à soulever en faveur de son frère une partie de la garnison de Saint-Petersbourg à laquelle le peuple se joignit par instinct révolutionnaire. Il y eut une après-midi de fusillades où la victoire de l'insurrection ne dépendit que d'un commandement énergique, qui fit défaut ; vers le soir, Nicolas fit tirer le canon qui décida du sort de la journée.

La répression fut féroce. Les exécutions donnèrent lieu à des atrocités dont M. Halpérine-Kaminsky a retrouvé le récit dans les écrits d'un modeste agent de police qui se trouvait de service. Ecoutez :

«... Nous avons pu très bien distinguer leurs visages. Ils étaient tous calmes, mais gardaient un air sérieux, comme s'ils réfléchissaient à quelque chose d'important... Ils se préparaient à la mort, n'est-ce pas ? Ils regardèrent une dernière fois le ciel, et d'un tel regard que toutes nos entrailles en furent bouleversées... Tu ne saurais comprendre ce que c'était, et moi, je ne saurais le raconter... Les sacs dont on allait les couvrir leur déplurent. Ryleïev dit : « Mon Dieu, à quoi bon ? »

« Quand tout fut prêt, on leur passa les nœuds au cou et l'on abaissa la planche sur laquelle ils étaient placés. On l'avait agencée ainsi. Ils restèrent pendus, s'agitèrent, se convulsèrent. Et voici que les trois du milieu tombèrent. Les cordes s'étaient cassées. Seuls, aux deux extrémités, Pestel et Kahovsky demeuraient pendus.

« Alors, étant tombés ils se meurtrirent jusqu'au sang. C'est bien de tout leur poids qu'ils s'écrasèrent !... Le sac de Ryleïev était retombé et l'on voyait du sang sur son arcade sourcilière et derrière l'oreille droite. Il était assis recroquevillé, car il était tombé à l'intérieur de l'échafaud. Il dit : « Quel malheur ! »

« Qu'on les pend ! Qu'on les pend ! » cria Koutouzov. Et il se mit à hurler et à jurer. On releva la planche ; on remit les nœuds autour de leur cou. Alors que la planche était relevée, Pestel et Kahovsky la touchèrent de leurs pieds. Pestel était encore vivant. Quelques-uns gémissaient, sans doute de douleur. On

les pendit à nouveau. Cependant, on dit que ce n'est pas permis. C'est la faute du même Koutouzov... »

Le criminel était ce tsar Nicolas qui avait promis à Wellington de « manifester des sentiments de mansuétude qui étonneraient le monde » ! Quant à l'insurrection elle-même, un des conjurés l'avait jugée, la veille même du 14 décembre. Valérien Golitsine, assistant à la dernière réunion des conspirateurs, se dit : « Rien ne sera réalisé... Peut-être si cependant. Des fous, des somnambules, des faiseurs de plans... ou des prophètes peut-être ; peut-être n'est-ce pas la réalisation immédiate ; peut-être n'est-ce qu'un pronostic, un éclair sans tonnerre ; mais là où l'éclair a brillé, le tonnerre grondera. »

La Correspondance Nous ne saurions manquer de noter dans le n^o 38 de cette publication un très curieux article de

R. Albert sur « M. Briand et la restauration des Habsbourg », analysant un livre du comte Aladar von Borovitzény sur *Le Roi et son Régent* (Vienne, 1924). C'est le témoignage d'un des familiers du prétendant qui débarqua d'avion dans « son bon royaume » en 1921 pour se faire cueillir peu après lamentablement, grâce à la prompte trahison du dictateur de Hongrie, Horthy. Nous trouvons là tout au long ce que l'on soupçonnait vaguement en France : les tentatives de Charles de Habsbourg n'ont pu se faire que grâce à l'appui secret mais constant du Quai d'Orsay, en la personne de MM. Briand et Poincaré. Lors de la première équipée du prétendant, notre consul à Budapest, M. Fouchet, qui n'était évidemment pas dans le secret des dieux ou n'avait su se mettre à la page, fut dénoncé à M. Briand par un émissaire de Charles, le docteur Seeholzer, avocat suisse, qui vint au Quai d'Orsay en avril 1920. Briand désavoua aussitôt M. Fouchet et annonça à Charles l'envoi d'un homme

de confiance. En effet, Charles reçut à Hertenstein (canton de Lucerne), le 20 mai, « un envoyé de Paris, un secrétaire de l'ancien Président Deschanel ». Cet émissaire annonça au prétendant le rappel de M. Fouchet et lui demanda son agrément à la nomination à Budapest de M. Doucet, ancien chargé d'affaires auprès du Vatican. Le gouvernement français faisait connaître en même temps qu'il souhaitait la présence constante à Paris d'un représentant de Sa Majesté « qui doit être autant que possible un diplomate hongrois pas compromis dans la guerre » (Borovitzény, pp. 123-124).

Le remplacement de Briand par Poincaré ne fut pas pour décourager Charles : « Le gouvernement français informa Sa Majesté que la France se féliciterait de son retour au trône, lui donnerait son appui inofficiel jusqu'au moment où la restauration serait un fait accompli et se prononcerait ensuite officiellement pour Sa Majesté » (p. 127).

Voilà la jolie diplomatie d'après guerre et de pacification de l'Europe que nous fabriquaient concurrentement Poincaré et le Briand du Bloc des Gauches. Le plus louche, c'était l'attitude envers les Etats soi-disant favorisés de la Petite-Entente. Le Quai d'Orsay trahissait ses chers alliés tchécoslovaques et yougoslaves. R. Albert fait très judicieusement observer que le Quai d'Orsay eût applaudi à une reconstitution de cet Empire Central que la guerre avait anéanti, parce que la Petite-Entente n'a jamais semblé pouvoir remplir sérieusement son rôle de contrepoids militaire de l'Allemagne ; ce rôle, nos sinistres tribouilles du Quai d'Orsay l'auraient avec enthousiasme confié aux Habsbourg et aux Wittelsbach de Bavière. C'est sur ces deux points que l'on peut dire que l'Action Française a dominé notre récente politique extérieure. Et un des plus actifs agents de cette politique fut... le radical Briand ! Dont acte !

JEAN DELESPAUL.

NOTRE SOUSCRIPTION

Marbach	25 »	Bolastre	25 »	Léautard	7 »	poulo	50 »
Lérot	25 »	Van Coppe-		Franzini	14 »	Burguière	100 »
Demzet	25 »	nolle	5 »	Nessim	40 »	Lhermitte	25 »
Lacourt	40 »	Coket	25 »	Frot	4 »	Gully	30 »
Waldemeir ..	30 »	Lemall	25 »	Conrad	120 »	Choquart	100 »
Albi	15 »	Vilder	25 »	Jacou	34 »	Bivat	7 »
Lekain	30 »	Descamps ..	25 »	Decoust	13 »	Bourgoin	60 »
Vigouroux ...	45 »	Bresnu	25 »	Paul Michel..	12 »	Abgrall	10 »
Jousset	15 »	Marca	25 »	Anonyme	10 »	Savourat	30 »
Viel	30 »	Hanus	20 »	Trioux	12 »	Ligner	20 »
Jegard	25 »	Uzès	25 »	Faucheux ...	2 »	Balin	15 »
Coste	40 »	Dyckoff	25 »	Abadie	7 »	Bory	50 »
Guérin	30 »	Remoudon ..	20 »	Vandeputte ..	17 »	Paulin	25 »
Haag	25 »	Lecomte	15 »	Wiest	35 »	Andaux	31 »
Roulein	50 »	Maitre	25 »	Cardiot	20 »	Fouquet	100 »
Drago	50 »	Conet	25 »	Tournier	10 »	Trochet	50 »
Ambiard	25 »	Lavauchy ..	5 »	Meynot	60 »	Granin	50 »
Nock	25 »	Rosenzweig ..	5 »	Willam	35 »	Delarue	15 »
Lamandé	25 »	Cordonnier ..	2 »	Zakovitz	20 »	Sommier	17 »
Van Hoffeld ..	10 »	Yvinec	17 »	Rosel	12 »	Batallie	7 »
Jardin	60 »	Davenas	10 »	Boisseau	17 »	Finel	6 »
Van Hof	10 »	Verguin	8 »	Bariman	12 »	Dutard	20 »
Vanstemberg.	10 »	Esposito	15 »	Liste N ^o 324		Gonnet	30 »
Congy	30 »	Forestier	5 »	recueillie		Dousdebe ..	40 »
Anséaume ...	15 »	Durand	10 »	par Capron	125 »		
Loste	20 »	Un Roubai-		Cayzac (2 ^e v.)	35 »		
Petot	25 »	sien	10 »	Aguanasto-			
						Total	2.763 »

Adhérez à l'Office du Livre du mois de CLARTÉ

Son But : Vous choisir chaque mois le meilleur livre paru en librairie
Vous permettre de l'acquérir gratuitement

CLARTÉ affirme que le commerce des livres représente actuellement une des branches les plus prospères de l'activité capitaliste.
CLARTÉ prétend qu'un livre « se lance » comme un « produit pharmaceutique » et que, pour qu'il « réussisse », sa valeur intrinsèque est ce qui importe le moins.
CLARTÉ répète que les milieux littéraires comptent parmi les plus vils de cette société. Seuls les appétits d'argent s'y affirment avec une cynique franchise. L'arrivisme le plus bas des auteurs, le trafic le plus éhonté des éditeurs contribuent à bannir toute honnêteté de l'art littéraire, toute probité du métier d'écrivain.

Pour réagir utilement contre le mercantilisme des lettres
CLARTÉ vous propose le boycottage des mauvais romans

Adhérez à l'Office du Livre du mois de CLARTÉ

Pour recevoir « LE LIVRE DU MOIS »

Tous les abonnés et tous les lecteurs de **CLARTÉ**, en France et à l'Étranger, peuvent recevoir « LE LIVRE DU MOIS », à la seule condition d'avoir versé à notre librairie une provision calculée sur le prix moyen de 7 francs par livre et de 1 fr. 10 pour frais de port. Le versement de cette provision s'effectue de deux façons :

- 1° Un seul versement de 95 francs pour l'année toute entière ;
- 2° Trois versements de 33 francs tous les quatre mois ;

ou **Gratuitement par carnets de 4 abonnés nouveaux** (nous demander circulaire explicative et carnet).

1^{er} Livre du mois: **LETTRES**, par JEAN DE SAINT-PRIX

2^{me} Livre du mois: **LE CHANT DE LA FLEUR ROUGE**, par J. LINNANKOSKI

LES CAHIERS DU MOIS

constitueront une véritable encyclopédie des tendances contemporaines. Chaque numéro, tout en vous tenant au courant des dernières actualités littéraires, conserve l'intérêt et l'unité d'un livre.

I. - Tendances 3 fr.

II. - Exotismes 4 fr.

Jean-Richard BLOCH | Lucie COUSTURIER
Saloum | Hô'es noirs à Kankan

J. NAVILLE : L'agones de Venise

J. P. PALEWSKI : Souvenirs de Hongrie

François-BERGE : Images du Maroc

Études et notes critiques sur la littérature exotique

III. - Hommage à Géricault, par R. RÉGAMÉY (Sous presse)

IV. Le Crépuscule de M. Dargent, par A. BERGE (Sous presse)

Direction, Rédaction : 7, rue Lincoln. - PARIS

ADMINISTRATION: 49, b. Saint-Michel-PARIS

Abonnements :	Ordinaire	Véin Lafuma	Arches
France	32 fr.	52 fr.	75 fr.
Etranger ..	40 fr.	62 fr.	85 fr.

(Chèques postaux : 302.33)

Vous tous

qui cherchez parmi tous les aspirateurs
électriques de poussières

l'Appareil français
le plus économique,
le plus puissant,
le plus robuste

qui soit

ABSOLUMENT GARANTI

en un mot

LE MEILLEUR

adressez-vous

à la

Société des APPAREILS ÉLECTRIQUES

VEGA

Démonstration gracieuse à domicile et envoi d'une intéressante documentation sur simple demande.

Usines et Services Commerciaux Généraux :

14, Rue de l'Alma, LYON

Succursales :

PARIS, 30, rue Saint-Lazare (Téléphone: Trudaine 35-18).

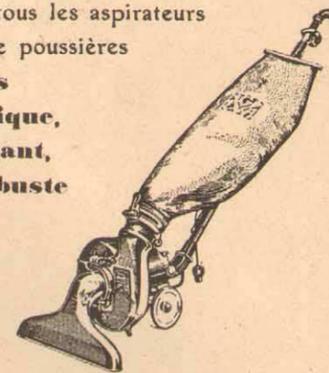
LYON, 14 b, rue Victor-Hugo (Lyon-Industriel).

BORDEAUX, 27, cours du Maréchal-Foch.

MARSEILLE, 6, boulevard Longchamp.

LILLE, 50, rue Jacquemart-Gielée.

R. C. Lyon B. 13-23.



Des Livres pour nos Enfants

La librairie de l'École Emancipée (15, rue Fardeau, Saumur (Maine-et-Loire, C. Postal 8126, Nantes), publie chaque mois un numéro des Editions de la Jeunesse. L'abonnement est de 6 fr. pour l'année, on s'abonne dès maintenant pour 1924-25.

Les nouvelles et récits publiés en 1923-24 ont été réunis en volumes que nous recommandons aux parents désireux de procurer des lectures saines à leurs enfants.

Pour les petits de 5 à 8 ans :

Histoire de Pierre Lapin, par Béatrix Poter, traduit de l'anglais, illustrations de Pierre Rossi, sous couverture forte, franco..... 0 fr. 85

Pour les enfants de 10 à 12 ans :

Comment le capitaine eut peur, par Claude Tillier, une brochure illustrée, franco..... 0 fr. 75

Pour les enfants de 12 à 15 ans :

La Jeunesse de Jean-Jacques, extraits choisis par E. Bazot, des « Confessions », de Jean-Jacques Rousseau, formant récit suivi, un volume illustré sous couverture forte 3 francs.
Un volume cartonné dos toile..... 5 francs.

Nouvelles d'Italie, par Italo Toscani, traduction et illustrations de F. Bernard, un volume sous couverture forte 2 fr. 50
Un volume cartonné dos toile..... 4 fr. 50

Le Village disparu, par Gerstacker, traduit de l'allemand et illustré par F. Bernard, une forte brochure franco 0 fr. 75

Les 5 ouvrages ensemble franco contre mandat-poste ou chèque postal de..... 7 fr. 50
à l'adresse de l'École Emancipée.

LA REMINGTON PORTATIVE

Machine idéale
pour la correspondance personnelle
CLAVIER UNIVERSEL

4 rangées de touches - 2 caractères par touche

COMME LES MACHINES DE BUREAU

Pour le voyage :

Légère et robuste,
tient aisément
dans une valise.

Hauteur

10 centimètres

Pour le bureau :

Complète et pratique,
serange dans
une bibliothèque.



Rend les mêmes services qu'une machine de format commercial

REMINGTON TYPEWRITER Co (S. A.)

12, Rue Édouard-VII et 20, Rue Caumartin — PARIS

Registre de Commerce de la Seine 74.323

GUL. - 19-11
CENTRAL 27-30
CENTRAL 66-21

JEAN BERNIER

Tête de Mêlée

ROMAN

6 75

F. RIEDER & C^e, ÉDITEURS — PARIS

Édités dans la collection
«*Prosateurs Français
Contemporains*»,



LÉON BAZALGETTE

Henry Thoreau

SAUVAGE

8.75

F. RIEDER & C^e, ÉDITEURS — PARIS

Voici deux livres de collaborateurs
de

Clarté.



J. LINNANKOSKI

Chant de la Fleur Rouge

Traduit du Finnois par R. Torfs

8 50 »

F. RIEDER & C^e, ÉDITEURS — PARIS

Voici le «*Livre du Mois* »
de

Clarté.

